This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

16423.23

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

Treasurer of Harvard College
1830–1842

SWIFT

ÉTUDE

PSYCHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SCIENTIFIQUES

Hygiène de l'Esprit, au point de vue de la préservation des maladies mentales et nerveuses.

Le Monde des rêves.

Crimes et Délits dans la folie.

Les Écrits et les dessins des aliénés.

Les Maladies de l'Esprit.

OUVRAGES LITTÉRAIRES

La Comédie de soi-même (épuisé).

Les Marionnettes de la vie (épuisé).

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE

33-13
55-66

Paul
P. MAX SIMON

SWIFT

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

SUIVIE

D'UN ESSAI

SUR

LES MÉDECINS DE *GIL BLAS*

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1893

164$3.23
2

SWIFT

EXCENTRIQUE, SATIRIQUE ET HUMORISTE

I

ERS le milieu du XVIIIe siècle, dans une maison de Dublin, vivait un illustre et malheureux vieillard. Sa figure, encore remarquablement belle, portait l'empreinte d'une tristesse profonde, et, l'œil éteint, il considérait avec une sorte de curiosité enfantine un livre que tous s'accordent encore aujourd'hui à regarder comme une des expressions les plus vives et les plus

singulières de l'humour anglais. Il en lisait quelques pages, puis, avec un accent de poignante douleur, il s'écriait : « C'est pourtant moi qui ai écrit cela! » Quelques instants après prenant une bible, il en tournait lentement les feuillets et balbutiait ce passage du livre de Job :

« Que le jour où je suis né périsse, et la nuit dans laquelle il a été dit : un homme a été conçu !... pourquoi ne suis-je point mort dans le sein de ma mère ?.. pourquoi celle qui m'a reçu en souffrant m'a-t-elle tenu sur ses genoux ? pourquoi ai-je été nourri du lait de ses mamelles ?... Car je dormirais maintenant dans le silence et me reposerais dans mon sommeil. »

Ce vieillard si profondément désolé, ce pauvre être si complètement hébété, à qu une lueur d'intelligence a permis un mo ment d'apprécier la ruine complète toutes ses facultés, beaucoup avaient tre blé devant lui, et tous s'accordent à l'

mirer : c'était Jonathan Swift, le Doyen, comme on l'appelait.

II

L'EXCENTRIQUE

Rien de plus singulier et de plus triste à la fois que la vie du doyen Swift : un enchaînement de contrastes, une série d'antithèses, des bouffées d'originalité. Il semble qu'un mauvais génie se soit plu à emmêler les fils de cette destinée. Quand il s'agit de Swift, rien d'ordinaire, pas de voie dont on devine l'issue : c'est une existence toute de bonds et de soubresauts. Comme je viens de le dire, on ne saurait faire un pas dans la vie de l'illustre écrivain sans rencontrer une antithèse. Antithèses dans son caractère, antithèses dans les événements que lui trace une destinée fatale, antithèses partout. Quelques exemples pris ici et là, au hasard, dans cette

carrière si brillamment et si étrangement remplie :

Irlandais, au moins par le lieu de sa naissance, il proteste qu'il n'est pas de ce vil pays, et sa destinée le force à y vivre et à y mourir.

Il esquisse à l'Université la satire du *Conte du Tonneau*, et c'est à peine s'il peut obtenir le bonnet de docteur. On ne le lui accorde que par grâce spéciale — *speciali graciâ* — espèce de note, dit le comte d'Orrery, qui valait à Dublin un brevet d'incapacité.

De Dublin, vient-il à Oxford avec cette belle recommandation ? Ce mot — *speciali graciâ* — dont les professeurs de l'Université ne connaissent pas la valeur, est pris par eux comme un titre à leur estime particulière.

Swift, nous l'avons vu, déteste l'Irlande, séjour forcé pour lui ; mais il n'hésitera pas à tout braver pour la défendre.

Aimant passionnément la liberté, il est toute sa vie attaché au parti *tory*, le représentant par excellence des idées autoritaires.

Confident intime, ami des ministres, il obtient tout pour autrui, et ne peut arriver à l'épiscopat.

Véritablement charitable et généreux, il fut constamment soupçonné non seulement de parcimonie, mais d'avarice.

Certains traits de sa vie semblent témoigner d'une dureté singulière, et le malheur des artisans le touche néanmoins à ce point qu'il institue un fonds destiné à prêter sans intérêt à des ouvriers laborieux.

Haïssant, comme il le dit lui-même, cet animal qu'on appelle l'homme (1), il meurt en fondant un hôpital de fous.

(1) J'ai toujours haï les nations, les professions et les communautés, et n'ai aimé que les individus; par exemple je hais les juris-

Nous en choisirons quelques-uns que nous allons rapporter, non pour leur nouveauté, mais parce qu'ils nous fourniront sur l'homme de précieuses indications. Ces traits du caractère, ces indices de la nature intime, de la constitution de l'être moral recueillis, il nous sera permis, encore appuyé sur les contrastes que nous avons déjà signalés, aidé par les faits que nous allons réunir, de porter sur l'illustre pamphlétaire un jugement véritablement impartial. Ce caractère d'impartialité qui distinguera notre travail, la manière nouvelle dont nous envisagerons le satirique anglais, seront, pensons-nous, un des titres de cette étude à l'attention du lecteur.

Swift jusqu'ici a presque toujours été trop passionnément pris à partie, peint sous des couleurs trop sombres. Tackeray a été dur pour lui, Taine aussi, presque jusqu'à l'injustice; Prévost-Paradol est moins âpre et le comprend mieux. Un des derniers

critiques en France du célèbre humoriste, M. A. Barine, relativement indulgent, me paraît encore trop sévère.

Dans les nombreux procès qu'on a intentés à Swift, on ne s'est pas assez attaché à faire ressortir les circonstances qui sont particulièrement propres à mettre la cause dans sa vraie lumière. Le temps dans lequel vivait l'écrivain, le ton de la société à cette époque, le caractère de la personnalité physique et morale de l'homme, ce titre de satirique qu'on ne peut songer à lui contester, ce fait enfin que Swift était surtout un homme de parti, toutes ces choses, on a, en général, beaucoup trop négligé jusqu'ici de les faire entrer en ligne de compte. De ces données, nous tâcherons de n'en oublier aucune ; et si le lecteur, après avoir parcouru ces pages, n'est persuadé qu'on doive absoudre Swift, au moins lui semblera-t-il douteux qu'on doive le condamner absolument.

C'est surtout dans les actes ordinaires de la vie que les hommes se révèlent dans l'exacte réalité de leur être. Aussi bien, ce sera dans la partie anecdotique de l'histoire de Swift que nous chercherons à découvrir le trait véritable de son caractère. Cette sorte d'anatomie morale une fois faite, l'âpreté, l'ironie amère de l'*humour* de l'écrivain, nous les comprendrons plus facilement ; et pour ce qui est de sa dureté vis-à-vis de l'espèce humaine, qu'il lacère des traits de la plus vive satire, nous verrons, en examinant quelques-unes de ses œuvres, qu'elle n'a rien de l'exagération odieuse qu'on voudrait bien lui prêter.

Mais citons quelques faits de la vie privée du Doyen.

Swift, commençons par le dire, était d'humeur difficile. Domestiques, fermiers et filles de chambre avaient sans cesse à souffrir de ses emportements. Il exigeait

d'eux, dans l'accomplissement de leurs devoirs, la plus rigoureuse exactitude. Le trait suivant le prouvera de reste. Un jour qu'il avait permis à une servante d'aller danser à la fête d'un village situé à quelques lieues de son habitation, la pauvre fille est fort peinée de voir un domestique la venir chercher de la part de son maître. Quand elle fut dans le cabinet du doyen, elle demanda ce qu'il désirait : — « Que vous fermiez cette porte que vous avez laissée ouverte. »

Une autre fois, c'est un tailleur qu'il va mystifier d'une pareille façon. Comme ce malheureux lui avait promis un habit pour une heure convenue et que l'habit n'arrivait pas, Swift se promit de lui faire payer son inexactitude. En effet, l'habit essayé, trouvé convenable et livré, le tailleur étant sorti de la maison, le doyen fait fermer les portes du jardin et celles de la cour, de telle sorte que le pauvre artisan se voit

forcé de passer la nuit sous les fenêtres du doyen. Et quand, le lendemain, il va se plaindre du traitement qu'on lui a fait endurer, Swift lui répond avec un calme superbe, qu'ayant subi vingt-quatre heures de retard et ne lui en ayant imposé que douze, lui, qui se lamente si fort, se trouve, malgré la correction qu'il a reçue, être encore son débiteur.

Ecoutez un nouveau trait d'originalité du doyen.

Swift dînait chez le comte de Burlington. Après le dîner, s'adressant à lady Burlington : — « Madame, lui dit-il, j'apprends que vous chantez : chantez-moi une chanson. » Lady Burlington, trouvant peu convenable cette manière de demander une faveur, refuse. — « Vous chanterez, sur ma parole! lui dit Swift. Me prenez-vous pour un de vos desservants de campagne? Chantez donc, quand je vous en prie. » De cela, le comte ne fit que rire ; mais lady

Burlington le prit autrement, se mit à pleurer et se retira. Quand Swift la revit : — « Eh bien ! Madame, avez-vous toujours autant de fierté et aussi peu de complaisance ? — Non, repartit la dame, non, monsieur le doyen ; et si vous voulez, je vous chanterai une chanson. »

Quant à ses boutades, elles sont innombrables. En voici deux exemples entre mille : A une certaine époque Adisson et ses amis voyaient régulièrement venir à un café qu'ils fréquentaient un ecclésiastique de l'allure la plus bizarre. Cet inconnu, qui n'était autre que Swift, entrait brusquement, jetait son chapeau sur une table, pendant une heure arpentait la salle à grands pas, payait et partait sans avoir dit un mot. Ils l'avaient surnommé *le curé fou*. Un soir, l'excentrique personnage, apercevant un gentilhomme qu'il n'avait jamais vu, va droit à lui, et sans même le saluer : — « Dites-moi, monsieur, avez-vous

jamais vu en ce monde un seul beau jour ?» et comme la personne interpellée répondait qu'elle se souvenait certainement de bon nombre de jours semblables : « Pour moi, dit Swift, je ne me rappelle aucune journée qui n'ait été trop chaude ou trop froide, trop humide ou trop sèche, et avec tout cela le Seigneur Dieu s'arrange pour que, l'année finie, tout soit au mieux. » Et, tournant le dos, il partit.

Un jour Pope et Gay allèrent visiter Swift, qu'ils trouvèrent assis devant une table, la tête appuyée sur sa main.— « Quoi! vous voilà ! s'écria-t-il ; que signifie cette visite ? comment avez-vous le courage de déserter la société des grands seigneurs pour venir chez un pauvre doyen ? » — « Parce que nous préférons votre compagnie à celle des plus grands seigneurs d'Angleterre. » — « Si je ne vous connaissais pas, je serais dupe du compliment ; mais puisque vous êtes ici, je dois vous donner à souper. » —

« Nous avons soupé. » — « Comment déjà ! soit ; mais s'il en eût été autrement que vous aurais-je donné ? voyons : deux écrevisses de mer, deux schellings ; une tourte, un schelling. Sans doute vous auriez bu en mangeant ? une bouteille de vin, deux schellings, deux et deux font quatre et un font cinq : tenez, Pope, voilà une demi-couronne pour vous et une pour Gay ; je ne veux pas qu'on vienne s'ennuyer chez moi gratis. »

Mais il faut voir surtout comme il traite les sots. Il les exécute sans façon, comme cela parut un jour à la table du lord-maire, à Dublin. Lord Orrery raconte que Swift était fatigué des sottises que débitait à ses côtés un jeune homme riche, fort étourdi et à moitié ivre. Après avoir supporté quelque temps l'importun, le doyen s'adressant au maître de céans : — « Milord, dit-il, j'ai près de moi un fou qui m'ennuie et me fatigue depuis une heure ; obligez-moi de

le congédier. » Swift, on le voit, n'était pas d'humeur patiente, bien s'en fallait.

Un autre trait de son caractère était celui-ci : lui arrivait-il de rencontrer sur sa route — et cela eut lieu souvent — un bossu intellectuel ou moral, ce n'était pas tel détail qu'il apercevait, ce n'était pas tel autre, pas ceci, pas cela ; c'était la bosse qu'il voyait, et j'avouerai qu'il me semble que fort souvent il la voyait plus grosse qu'elle n'était en réalité, et que, parfois encore, il ne s'en taisait pas assez. De plus, il faisait si peu acception de personnes et de lieu, qu'il se moquait même de ses paroissiens, et cela, au début d'un sermon. Il me souvient, en effet, d'avoir lu qu'un jour Swift, prêchant, commença comme il suit : — « Il y a, mes frères, quatre sortes d'orgueil : l'orgueil de la figure, l'orgueil de la naissance, l'orgueil de la richesse et l'orgueil de l'esprit. Je vous exhorte de toutes mes forces à vous abstenir des trois premiers ;

quant au dernier, je ne vous en parlerai pas, car je vous crois tous fort éloignés d'un vice si condamnable. » Voilà de ces choses qu'à moins d'être un humoriste effréné, on ne dit point aux gens. Mais Swift se laissait facilement entraîner par les excès d'une humeur excentrique. Plus forte était la plaisanterie et meilleure elle lui paraissait. Le docteur Thomas Sheridan a rapporté de cette disposition d'esprit un exemple curieux : je veux parler de l'histoire bien connue de la *Méditation sur le Balai*. La voici en peu de mots.

Swift, qui, dans ses visites à Londres, passait une partie de son temps chez lord Barkeley, avait coutume de faire à lady Barkeley une lecture morale et religieuse. Prise de belle passion pour les méditations de Boyle, la comtesse s'était promis de lire ainsi le livre tout entier. Cela ne faisait nullement le compte du doyen, qui résolut de se débarrasser d'une telle charge: ce

qu'il fit comme je vais dire. Ayant rédigé de sa propre main une méditation dont l'essence était ceci : « certainement l'homme est un balai », il plaça cet étrange sermon dans le livre de Boyle, et, le lendemain, quand mylady le pria de lui faire sa lecture accoutumée, Swift, ouvrant le livre, commença avec le plus imperturbable sang-froid « Méditation sur le balai. » — « Quel singulier titre ! ne put s'empêcher de dire lady Barkeley. Voyons pourtant ce qu'un si habile homme à su tirer d'un sujet d'apparence si frivole. » Et Swift se mit à lire, la comtesse l'interrompant de temps à autre par des cris d'admiration sincère. Cependant des visites étant survenues, Swift se retira, prévoyant la comédie qui s'allait jouer. En effet, lady Barkeley ne manqua pas de se répandre en admiration sur les magnifiques méditations de Boyle. Comme tout le monde était de son avis : — « Mais, dit-elle, il en est une que le docteur vient

de me lire et qui me plaît par-dessus toutes les autres. » Et comme on lui demandait quelle était cette méditation: — « C'est, répondit-elle avec la dernière candeur, la *Méditation sur le balai*. Les visiteurs de se regarder là-dessus, et chacun de dire qu'il ne connaissait pas de méditation ayant un pareil titre. Sur quoi la comtesse, prenant l'ouvrage, les pria de se convaincre par eux-mêmes de l'existence de ce morceau de haut style. On ouvrit le livre et la méditation fut en effet trouvée, mais de la main de Swift. Ce fut un rire général, auquel lady Barkeley prit part elle-même de tout son cœur, et Swift, on le pense bien, ne lut pas la fin du volume.

Comme on le voit, il y avait chez Swift un penchant à la plaisanterie et à la plaisanterie un peu grosse. Il s'y abandonnait volontiers et même, parfois, la permettait aux autres. Un de ses amis lui envoyait assez fréquemment de petits présents. Le

doyen les recevait avec plaisir, mais n'avait jamais songé à récompenser le messager. Un jour que celui-ci avait apporté un turbot, au lieu de remettre son présent avec les compliments d'usage : voilà, dit-il rudement, ce qu'on m'a dit de vous remettre, et il posa le poisson sur la table. Comment ! dit Swift choqué, vous vous acquittez bien mal des commissions dont on vous charge, et je veux vous montrer comment il faut faire. Prenant alors le turbot, il s'approcha du mal-appris en lui disant : « Mon maître présente ses amitiés à M. le Doyen et lui offre un turbot, qu'il le prie de vouloir bien accepter. » — « Très bien, fit alors l'irlandais, vous remercierez, votre maître, en lui disant combien je suis sensible à son présent ; et vous, continua-t-il, en avisant un valet, donnez vite une couronne à ce garçon. Swift prit la plaisanterie le mieux du monde et fit donner la couronne.

Une autre scène du même genre paraît avoir été moins facilement acceptée par l'irascible satirique.

Un jour Swift eut la fantaisie de répéter au doyenné les saturnales antiques, mais modifiées selon le goût du jour. Les domestiques se mirent à table et furent servis par le doyen et ses amis. Le maître d'hôtel jouait le rôle de Swift, rôle qu'il remplit admirablement, reproduisant en perfection le ton, l'accent et les manières de son maître. Entre autres satires, il se permit la suivante : il envoya Swift à la cave chercher d'un certain vin qu'il ne trouva pas bon, demanda une nouvelle bouteille, puis une autre, grondant, comme faisait le doyen, et disant qu'apparemment le maraud réservait pour lui ce qu'il y avait de meilleur. Walter Scott, qui rapporte cette anecdote, ajoute que Swift parut goûter médiocrement la plaisanterie, mais qu'il s'y prêta.

Les plaisanteries en action, humoristi-

ques et excentriques, paraissent, du reste, avoir toujours été du goût de Swift. Se promenant un jour avec une dame qui s'extasiait sur la douceur et la pureté de l'air, le fantaisiste écrivain se jeta subitement à ses genoux en s'écriant: — « Chut! Milady, parlez plus bas, si par hasard on vous entendait, dès demain on mettrait un impôt sur l'air. » Cette scène est étrange et curieuse; la suivante offre peut-être cependant un caractère encore plus marqué d'excentricité et d'outrance.

Swift s'intéressait vivement à un jeune libraire, Faulkner, actif et industrieux, mais qu'il trouvait trop frivole et dameret. Voici comment il le corrigea de ce travers. Faulkner s'était présenté au doyenné dans le costume d'un petit maître. Swift se leva, lui fit mille politesses ironiques, affectant de ne pas le reconnaître. Assez surpris, soupçonnant pourtant quelque malice du doyen, le libraire se retira, et revint bien-

tôt dans un costume plus simple, comme il convenait à sa condition. « Ah ! mon cher ami, lui dit Swift, combien je suis heureux de vous voir. Il vient de venir tout à l'heure un jeune fat qui voulait se faire passer pour vous. Mais, allez ! je l'ai bien vite forcé à battre en retraite. »

Je pourrais multiplier les faits : ceux que je viens de citer me paraissent suffisants pour montrer sous son vrai jour l'originalité du doyen. Que sont ces singularités ? que sont ces saillies ? ces excentricités ? Tous ces contrastes que nous avons signalés dans le caractère et les actes journaliers de l'illustre satirique, toutes les bizarreries, cette originalité souvent malséante, qu'est-que tout cela ? Qu'est-ce encore ce douloureux roman de Stella et de Vanessa, auquel je ferai seulement allusion, ne voulant pas m'y arrêter longuement pour cette simple raison que personne n'a encore tenu la clef de ce triste épisode de la vie du docteur.

Qu'est-ce ces choses, encore une fois je le demande, sinon les traits d'une individualité maladive ? oui, Swift mérite plutôt la pitié que le blâme qu'on a coutume de lui octroyer si libéralement. Il ne fut, nous le verrons, ni horrible, ni méchant, ni atroce ; c'était un homme rempli de singularités, de bizarreries, d'originalités, dues entièrement à une nature irritable à l'excès et vraisemblablement maladive, porté par cette même nature au dédain de la vie, et doué de la plus formidable puissance d'ironie qui ait existé jamais. Il fut surtout malheureux, point haïssable. Et c'est à ses malheurs, c'est encore à cet ensemble de défauts venant de sa nature et de facultés intellectuelles étonnamment puissantes, que nous devons la plus âpre et la plus admirable satire qu'homme ait jamais écrite : je veux parler des *Voyages de Gulliver*, qu'on ne peut passer sous silence quand il s'agit de l'illustre doyen et dont

nous nous occuperons tout à l'heure.

III

LE SATIRIQUE ET L'HUMORISTE

Swift est un écrivain *humain*. Je veux dire par là qu'il est un des rares grands hommes dont les œuvres portent ce cachet de vérité universelle qui les fait adopter par tous les peuples. Outre ce caractère de vérité humaine, il y a chez le satirique anglais une tournure d'esprit qui prête un charme tout particulier à ses écrits soit polémiques, soit purement littéraires : je veux parler de ce que chez nos voisins on a appelé *l'humour*. On a bien des fois tenté de définir l'humour, et l'on a reconnu que, comme toutes les définitions, celle-là, et celle-là surtout, est difficile à formuler. Pour moi j'essaierai au moins de donner une idée de cet esprit particulier, en disant

que l'humour me paraît correspondre à la plaisanterie d'une personne qui sait pourtant garder un imperturbable sérieux, ou bien, si l'on veut, que la gravité du ton de l'écrivain vient dans les écrits humoristiques ajouter singulièrement à la saveur du mot spirituel, satirique ou plaisant. Ce n'est pas là à proprement parler une définition : c'est simplement une impression, que je donne pour ce qu'elle vaut.

C'est aussi bien dans les pamphlets politiques de Swift que dans ses œuvres purement littéraires, qu'on rencontre des exemples de cet humour que nous venons de tenter de définir. L'un des plus spirituels morceaux de ce genre écrits par le fin satirique, est la comparaison que fait Swift de la munificence romaine et de l'ingratitude anglaise à propos des récompenses accordées à Marlborough. Après divers considérations et développements qui lui servent d'entrée en matière, il énumère ce

que retirait d'une victoire un général romain et ce qu'a obtenu Marlborough de la munificence anglaise. Dans une colonne, sont les frais du triomphe : tant pour la statue, tant pour la couronne de laurier, tant pour la victime immolée, tant pour le pot à contenir l'encens du sacrifice, etc.; dans l'autre et en regard, les dotations et traitements du duc de Marlborough. La balance de ces deux comptes, établie avec le sérieux que l'écrivain sait mettre à ces choses, est une sorte de satire en action, qui emprunte à la différence des libéralités faites dans la même circonstance par les deux nations la plus mordante ironie.

Un autre pamphlet rempli, lui aussi, de ce flegme sérieux et spirituel que nous avons appelé humour, faute d'un autre terme, est l'étrange composition qui a pour titre : *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour*

les rendre utiles au public. Ce projet consiste à montrer combien on retirerait d'avantages en utilisant le petit irlandais comme comestible, et en le faisant entrer dans la consommation ordinaire. Le ton de cet écrit est si juste, si sérieux, si naturel, que je ne sais quel économiste le prit à la lettre, et ne craignit pas de l'invoquer comme un exemple de la misère qui désolait l'Irlande. Voici, du reste, quelques passages de l'âpre pamphlet du terrible humoriste.

« Un jeune américain de ma connaissance, homme très entendu, m'a certifié à Londres qu'un jeune enfant sain, bien nourri, est, à l'âge d'un an, un aliment délicieux, très nourrissant et très sain, bouilli, rôti, à l'étuvée et au four, et je ne mets pas en doute qu'il ne puisse également être servi en fricassée ou en ragoût... Un enfant fera deux plats dans un repas d'amis; et quand la famille dîne seule, le train de

devant ou de derrière constituera un plat raisonnable, et assaisonné avec un peu de poivre et de sel, sera très bon bouilli le quatrième jour, spécialement en hiver.... J'accorde que cet aliment reviendra un peu cher, et par conséquent qu'il conviendra très bien aux propriétaires, qui, puisqu'ils ont déjà dévoré la plupart des pères, paraissent avoir le plus de droits sur les enfants... et je crois qu'aucun gentleman ne se plaindra de donner dix shillings pour le corps d'un enfant bien gras qui, comme je l'ai dit, fera quatre plats d'excellente viande nutritive... »

Après diverses considérations du même genre, déduites avec le plus imperturbable sérieux, le grand satirique arrive à la conclusion, à l'amère satire, au blâme vengeur dont tout ce qui précède n'a été que le prétexte, et, s'adressant aux gouvernants anglais, éternels oppresseurs de la malheureuse Irlande : « J'invite, dit-il, les hommes

politiques à qui mon ouverture déplaira, et qui auront la hardiesse de tenter peut-être une réponse, à demander d'abord aux parents de ces mortels, si, à l'heure qu'il est, ils ne regarderaient pas comme un grand bonheur d'avoir été vendus pour être mangés à l'âge d'un an, de la façon que j'indique, et, d'avoir évité par là toute la série d'infortunes par lesquelles ils ont passé, et l'oppression des propriétaires, et l'impossibilité de payer leur rente sans argent, ni commerce, et le manque des moyens les plus ordinaires de subsistance ainsi que d'un toit et d'un habit pour les préserver des intempéries du temps, et la perspective inévitable de léguer un tel sort ou des misères encore plus grandes à leur postérité jusqu'à la consommation des siècles. » Cette conclusion du pamphlet de Swift n'a-t-elle pas quelque chose de prophétique et les pauvres Irlandais, éternellement persécutés, rançonnés et opprimés

ne sont-ils pas aujourd'hui encore aussi pauvres, aussi misérables, aussi dénués de tout qu'au temps où vivait le grand satirique ? misère et dénuement qui faisaient dire au spirituel Foote : « l'Irlande a résolu pour moi un problème qui me tourmentait fort : Je sais maintenant ce que les mendiants anglais font des guenilles dont ils ne veulent plus. »

Dans ce que nous venons de citer de Swift, l'impression humoristique ressort de l'écrit tout entier. Il en est de même pour l'opuscule bien connu sous le nom d'*Instructions aux domestiques*, où Swift, réunissant tout ce qu'on peut reprocher aux gens de service, met leurs défauts en lumière en les conseillant gravement et doctement pour les faire arriver à toute la perfection désirable dans la perversité de la malice. Du reste, le fait que je signale se retrouve dans tout ce qui est sorti de la plume de l'illustre écrivain : le livre

roman, le pamphlet est tout entier humoristique.

Mais, outre cette impression générale de malice et d'originalité, d'humour en un mot, qui ressort de l'œuvre envisagée dans son ensemble, il y a, ici et là, presque à toutes les pages des écrits du doyen, des lignes où l'esprit de l'humoriste se décèle avec son caractère propre. En voici deux exemples que je prends au hasard : Quand Gulliver indique le genre de l'écriture employée à Lilliput : elle n'est pas tracée, dit-il, de gauche à droite, comme celle des Européens ; de droite à gauche, comme celle des Arabes ; ni de haut en bas, comme celle des Chinois ; mais *obliquement d'un angle du papier à l'autre, comme celle des dames d'Angleterre.* C'est jeté négligemment dans le récit comme un renseignement et seulement, semble-t-il, comme le terme le plus exact de comparaison que l'auteur puisse trouver ; mais on saisit et on sent le

trait. Ce trait est de l'humour gai. Voici un exemple de cet humour un peu féroce que l'on reproche volontiers à Swift, mais qui est précisément un des caractères de son talent. Je ne sache pas qu'on ait jamais mieux flétri le mépris de la vie humaine que peut donner la toute-puissance.

Gulliver raconte que, chez les Cuggnaggiens, pour rendre ses devoirs au souverain, c'est la coutume de lécher le plancher jusqu'aux pieds du trône. Puis il ajoute que lorsque le roi veut faire mourir quelque courtisan, il fait semer des poudres empoisonnées ; mais qu'après une semblable exécution, il a coutume d'ordonner de balayer bien exactement la salle, en sorte que si ses domestiques l'oubliaient, ils courraient risque de tomber dans la disgrâce. Je vis un jour, continue-t-il, condamner un petit page à être bien fouetté pour avoir malicieusement

négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit ; ce qui avait été cause qu'un jeune seigneur de grande espérance avait été empoisonné, bien que le roi n'eût en ce moment aucun dessein contre sa vie. *Cependant ce bon prince fut assez miséricordieux pour pardonner au petit page, qui promit de ne plus commettre la même faute, à moins d'en avoir reçu l'ordre précis, et pour lui épargner le fouet* (1).

Abordons maintenant l'examen des voyages de Gulliver, de cette inimitable et impérissable satire.

Comme il est arrivé pour plusieurs ouvrages d'imagination, il semble que les voyages de Gulliver aient été conçus tout d'abord sur un plan plus modeste que celui que l'auteur a définitivement adopté. Gay, Pope, Arbuthnot et Swift avaient fondé en 1714 un Club, sous le nom de

(1) Voir note A.

Club de *Martinus Scriblerus*. Là on agitait toutes espèces de questions, littéraires, politiques, etc. Dans une de leurs réunions, les quatre amis résolurent de composer ensemble une satire sur les abus dans la manière d'enseigner les sciences, et chaque auteur s'était vu attribuer une ou plusieurs des aventures du héros, *Martin Scribler*. Arbuthnot se réserva tout ce qui appartient aux sciences; Pope devait traiter ce qui regardait les beaux arts, et on voit facilement, dans l'ouvrage inachevé, que le chapitre XIII, où se trouve le récit abrégé des voyages de Martin, contient en germe le roman des voyages de Gulliver. C'est à proprement parler un plan que l'auteur a étendu ensuite et développé, mais qui renferme l'idée mère de la grande et inimitable satire à laquelle Swift doit son immortelle renommée (1).

(1) Voir note B.

C'est en 1726 que Swift publia son livre. Il n'est pas sans intérêt de savoir comment cet ouvrage fut accueilli et l'impression qu'il produisit à son apparition. Disons tout d'abord que cette publication fut entourée de quelque mystère. Pope, écrivant à Swift, lui mande en effet que Motte, le libraire, avait reçu le manuscrit des voyages d'une façon singulière sans qu'il ait pu deviner de quelle part : « Il tomba d'un fiacre à sa porte un certain soir ». On serait tout d'abord tenté de croire que les amis de Swift n'étaient pas dans le secret. Mais d'une remarque de Walter Scott, qui mentionne une lettre de lord Bolinbroke écrite trois mois avant la publication du livre et dans laquelle celui-ci appelle plaisamment Swift, Pope et Gay les trois Yaous de Twickenham, on doit penser que cette ignorance est jouée et destinée simplement à égarer les recherches indiscrètes dans le cas où l'ouvrage aurait été poursuivi. Les

familiers de Swift étaient donc dans la confidence (1).

Quoi qu'il en soit à cet égard et cette remarque faite pour expliquer le ton des lettres des amis du satirique, nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître l'opinion des contemporains qu'en reproduisant une lettre de Gay à Swift, lettre datée du 17 novembre 1726, et qui constate le succès des *Voyages*, la curiosité qu'ils excitent et les premières impressions toutes des plus élogieuses, mais mêlées cependant de restrictions et de quelques critiques non sur le mérite de l'ouvrage, mais sur l'âpreté de la satire.

Voici la lettre de Gay :

« Il y a environ dix jours, qu'on a publié ici les voyages d'un certain Gulliver ; et depuis lors, Gulliver a été le sujet de toutes les conversations. Toute l'édition

(1) Voir note C.

en a été vendue dans l'espace d'une semaine; et rien n'est plus divertissant que d'entendre les divers jugements qu'on en porte, quoiqu'au reste tout le monde ait lu l'ouvrage avec un extrême plaisir. La voix publique veut que vous en soyez l'auteur; mais on m'a dit que le libraire déclare n'en savoir absolument rien. La fureur de le lire est inconcevable. Tous les politiques conviennent que, s'il ne s'y trouve point de satire personnelle, les sociétés, en général, y sont cependant trop sévèrement traitées. Quelques personnes, qui s'imaginent être plus habiles, font des applications particulières à chaque page; et il est plus que probable que les éditions, qui ne tarderont guère de paraître, seront accompagnées de notes, où l'on expliquera ce que Gulliver a voulu dire de malin en tel ou tel endroit. Mylord *** est celui qui approuve le moins cet ouvrage : il dit que c'est une chose tout à fait condamnable

que d'avilir la nature humaine ; il ne faut pas être surpris qu'il soit mécontent ; car c'est un des premiers de son espèce et par là il perd plus qu'un autre dans les satires que l'on fait contre la dignité et la vertu de l'homme. Votre ami mylord Harcourt loue fort ce livre ; mais il pense qu'en quelques endroits vous êtes allé un peu trop loin. La duchesse douairière de Marlborough en est enchantée ; elle dit qu'elle ne rêve d'autre chose. Cette dame assure même avoir reconnu, par la lecture de cet ouvrage, qu'elle a passé sa vie à caresser la partie la plus corrompue du genre humain, et à traiter les plus honnêtes gens comme autant d'ennemis ; elle ajoute encore que si elle avait connu Gulliver, quand même il lui aurait marqué de la haine, elle aurait préféré son commerce à celui de cinq ou six de ses meilleures amies.

Vous voyez, par tout ce détail, qu'on ne vous fait pas grande injure en vous suppo-

sant auteur de ces voyages. Cependant, si vous l'êtes, vous avez eu tort, non seulement à mon égard, mais aussi envers quelques autres personnes qui vous aiment véritablement, de ne nous en avoir pas dit un seul mot dans le temps que vous étiez avec nous ; je suis fâché, surtout, que vous en ayez fait mystère au docteur Arbuthnot, qui dit que s'il avait su votre dessein, il aurait pu vous fournir quantité d'idées sur chaque sujet. Quelques dames qui s'attachent avec succès à l'étude de la critique ont découvert que M. Gulliver en voulait particulièrement aux filles d'honneur. D'autres, qui donnent dans la dévotion, assurent que c'est une horrible impiété de décrier les ouvrages du Créateur. J'ai cependant appris que la princesse avait lu ces voyages avec bien du plaisir. Pour ce qui est des autres critiques, l'île flottante est ce qui leur plaît le moins; et toute la ville est si persuadée que Gul-

liver est incapable de tomber au-dessous de lui-même, que l'on convient généralement que ce morceau n'est pas de lui quoiqu'il ait d'ailleurs ses partisans. C'est le jugement que les seigneurs et les communes ont porté *nemine contradicente*. En un mot, les hommes, les femmes et les enfants ne parlent que de cet ouvrage.

« Peut-être que toute cette lettre a roulé sur un livre que vous n'avez jamais vu et qui n'est pas encore en Irlande ; en ce cas je pense que ce que je viens de vous dire suffira pour vous en recommander la lecture et que je recevrai bientôt ordre de votre part de vous l'envoyer, mais vous feriez beaucoup mieux de passer la mer et de le lire ici, où vous aurez le plaisir d'entendre différents commentateurs qui vous expliqueront les endroits difficiles (1). »

(1) *A Swift. Gay*, 17 novembre 1726.

Une lettre de Pope n'offre pas moins d'intérêt et mérite aussi d'être transcrite comme une nouvelle preuve de l'éclatant succès de l'admirable livre.

« Je vous félicite sur ce que vous appelez le merveilleux livre de votre cousin : cette production est déjà *publicè tritâ manu,* et je prédis qu'elle obtiendra, dans la suite, une admiration universelle. Rien n'est plus divertissant que la contenance que font, en la lisant, plusieurs de ceux qui sont employés dans le ministère, ou qui en espèrent quelque chose : J'ai eu ce plaisir durant les quinze jours que j'ai passés à Londres, uniquement pour jouir de ce spectacle.

« Je n'ai vu aucun homme de rang que l'ouvrage ait piqué : quelques-uns, j'en conviens, croient que c'est une satire trop forte et trop générale ; mais je ne sache personne qui vous impute des portraits particuliers ; je parle au moins des gens

qui ont de la naissance ou de la raison ; car, quant aux critiques vulgaires, vous savez qu'ils ne demandent pas mieux que d'appliquer la satire à tous ceux dont ils envient la supériorité. Motte m'assure qu'il a reçu le manuscrit singulièrement, sans qu'il ait pu deviner de quelle part ; il tomba d'un fiacre à sa porte un certain soir ; et en calculant le temps où cela doit être arrivé, je trouve que c'est à votre départ d'Angleterre, de sorte que je me crois obligé de suspendre mon jugement (1). »

L'impression produite par les voyages est donc très vive. Le livre est avidement recherché et lu avec curiosité et malignité, puisqu'on en fait des applications que certaines personnes, suivant Gay, seraient tentées de trouver à chaque page.

Mais nous ne nous arrêterons pas davantage à constater le succès dès son appari-

(1) *A Swift. Pope*, 26 novembre 1726.

tion d'un livre qui est resté comme un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et nous allons essayer d'analyser cette admirable satire, beaucoup plus connue par sa fable étrange et merveilleuse qui a charmé et séduit notre enfance, que par son côté philosophique et de vérité humaine. Là cependant est le grand mérite et la haute portée de l'œuvre, et, par un degré de perfection que peu d'écrivains ont su atteindre, le *caractère vrai* de la plus incroyable histoire vient prêter aux éloquentes invectives du moraliste un accent plein de force et de vie.

Ce qui frappe lorsqu'on lit les voyages de Gulliver, c'est la précision de certains détails parfaitement exacts, que nous ne contesterions jamais dans une relation d'un marin ou de tout autre voyageur de l'époque et qui nous fait accepter comme les choses parfaitement réelles des invraisemblances manifestes. Ces invraisemblan-

ces, du reste, il faut bien le remarquer, n'existent que dans la donnée, car celle-ci étant une fois admise, toutes les particularités indiquées par l'auteur ont un caractère de vérité qui fait complètement illusion. Dans les rapports purement physiques qui existent entre les nains de Lilliput, si l'on veut, et les monuments du pays, entre ces monuments et la taille de Gulliver, les proportions sont si bien gardées que cette vérité purement relative prête aux événements racontés une vie, une authenticité historique, en quelque sorte, qui, quoi qu'on fasse, s'impose invinciblement à l'esprit. Il en est de même du voyage à Brobdignac. Et ces effets de proportion, de situation, de nature, sont si finement observés qu'il n'est pas jusqu'aux phénomènes physio-psychologiques qui résulteraient nécessairement du genre de vie mené par le héros du roman chez les géants, par exemple, qui n'aient été saisis et indiqués

avec la plus consciencieuse attention. Cela est d'une observation si juste et si fine que je ne puis résister au désir de m'y arrêter un instant.

« Il me parut étonné (Gulliver parle du capitaine qui l'a recueilli à sa sortie de Brobdignac) d'une chose, qui fut de m'entendre parler si haut, me demandant si le roi et la reine de ce pays étaient sourds. Je lui dis que j'étais accoutumé à crier ainsi depuis deux ans, et que j'admirais de mon côté sa voix et celle de ses gens qui me semblaient toujours me parler tout bas et à l'oreille, mais que malgré cela je pouvais les entendre assez bien ; que quand je conversais dans le pays que je venais de quitter, j'étais comme un homme s'adressant de la rue à un autre qui est monté au haut d'un clocher, excepté quand j'étais mis sur une table ou dans la main de quelque personne. » Même effet pour les autres sens que celui de l'ouïe : Les mate-

lots lui font l'effet de créatures absolument chétives ; les mets qu'on lui sert, les plats dans lesquels ceux-ci sont placés lui semblent ridiculement petits.

Son esprit, ses yeux, sont tellement remplis d'images de monstrueuses dimensions, que ses jugements continuant à recevoir pour base, si je puis dire, les objets de proportion démesurée auxquels son séjour chez les géants l'a habitué, ses discours se ressentent de ses anciennes impressions et que ceux qui l'entendent s'imaginent qu'il a perdu l'esprit.

Toute cette situation est d'une vérité saisissante et il y a là une analyse psychologique d'une extrême finesse. Dans une histoire impossible, tout est logique, *tout est vrai*. C'est là, disons-le en passant, ce qui constitue une des originalités de Swift et il est le premier en faveur de qui on puisse la revendiquer.

Les littératures de divers pays renfer-

ment un certain nombre de voyages imaginaires ; mais, loin d'offrir un caractère de vraisemblance, ils se distinguent, pour la plupart, par la plus entière fantaisie : fantaisie cherchée, fantaisie voulue, trop voulue parfois, et pas toujours suffisamment rencontrée. Avec l'*Histoire véritable* de Lucien, dans les *Voyages aux pays du Soleil et de la Lune* par Cyrano de Bergerac, nous sommes en pleine invraisemblance ; nous sentons que rien de tout cela n'a été vécu ; pas une ligne n'a le cachet du réel. Il en est tout autrement de l'œuvre de Swift, et c'est sans trop d'étonnement que nous apprenons des biographes du satirique qu'un certain matelot certifiait avoir bien connu le capitaine Gulliver, mais qu'il résidait à Wapping et non pas à Rotherhithe.

A l'exception de Daniel de Foë, dans son *Robinson Crusoé*, un seul écrivain, écrivain contemporain du reste, dont

l'Amérique doit déplorer et se reproche un peu la mort malheureuse, me paraî avoir égalé Swift dans cette vraisemblanc donnée aux particularités du récit et a su lui aussi, tirer de cette circonstance d saisissants effets : je veux parler d'Edgar Poë. Dans l'*aventure d'un certain Han Pfaall*, dans la nouvelle intitulée *Manus crit trouvé dans une bouteille*, enfin dan *une descente dans le Maelstrom*, Poë pa des détails précis, d'une exactitude et d'un technique savante, nous dispose comm Swift à tenir pour réelles les plus étran ges et irréalisables aventures.

Un fait qui dénote encore l'art profon du satirique anglais, c'est, comme Walte Scott l'a du reste remarqué, le choix qu' a fait du cadre de ses satires. Chez les Lill putiens, ces fourmis en quelque sorte toutes les luttes et les ardentes compéti tions de l'ambition ; à Brobdignac, au con traire, chez les géants, la légèreté et l

description des laideurs ou grossièretés physiques, qui tirent de la taille démesurée, de la monstruosité des sujets, un caractère particulièrement odieux, inspirant la répulsion et augmentant l'effet de la satire. Aussi bien, est-ce là et dans ce but qu'a été placée la critique des filles d'honneur de la Cour d'Angleterre.

Cela nous amène à dire un mot des allusions que peut contenir l'ouvrage du romancier et dont il est permis de faire avec quelque raison une positive application, sans tomber dans les erreurs prétentieuses d'une interprétation trop éloignée, manifestement choquante ou simplement puérile.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut par la lettre de Gay que j'ai eu l'occasion de citer, on a cherché et rencontré dans le livre satirique de Swift de nombreuses allusions, quelques-unes assez générales, comme celle relative aux filles d'honneur dont nous

parlions tout à l'heure, d'autres particulières, comme ce qui a trait au prince de Galles qui, voulant ménager les whigs et les torys, était figuré dans le roman par ce prince de Lilliput portant un talon très haut et l'autre très bas, ce qui le faisait boiter. Ces allusions sont évidemment justes et on a pu à bon droit les relever. Mais il en est d'autres pour lesquelles il me semble qu'on a voulu chercher dans certains passages des finesses que l'auteur n'y avait pas mises. C'est ainsi, par exemple, que l'action de l'homme montagne éteignant l'incendie du palais de la reine par le moyen que l'on sait, tenue pour une allusion au *Conte du Tonneau*, obstacle à la nomination de Swift à un évêché, me paraît une de ces intentions que n'a point eues l'auteur. Que le public malin ait pu faire cette application, oui ; qu'elle ait été voulue par Swift, je fais plus qu'en douter. Il me paraît encore qu'une perspi-

cacité malencontreuse et outrée peut seule faire regarder comme ayant trait à une erreur de calcul commise par Newton et qui faussait toutes ses recherches, le fait de l'habit qu'avait confectionné au moyen de mesures prises à l'aide des plus hautes mathématiques le tailleur de Laputa, et qu'il avait manqué. Il est également exagéré, à mon sens, de tenir *le frappeur* du même voyage à Laputa comme une épigramme spécialement dirigée contre l'illustre inventeur de l'attraction universelle. La distraction des savants est bien connue et il n'est pas besoin de voir ici une satire particulière.

Du reste, ces allusions qui pouvaient égayer les contemporains et fournir un aliment à leur malignité, ne sauraient nous intéresser que très médiocrement aujourd'hui. Il en est tout autrement des traits de satire plus étendus, s'adressant au pays lui-même ou à des classes tout entières.

Ce genre de critique nous touche davan-
tage, et nous paraît, en outre, une grada-
tion savamment ménagée vers cette satir
en quelque sorte universelle où va êtr
pris à partie sans distinction de nationalité
de race, de sexe même, cet être toujour
intéressant pour l'homme, l'homme lui
même, si sévèrement traité qu'il soit pa
l'auteur sous la forme du Yaou.

Cela dit, occupons-nous tout d'abord de
traits satiriques dont les femmes ont ét
l'objet dans les voyages de Gulliver.

Swift dans plusieurs de ses ouvrages
fort maltraité les femmes et ce sont ce
satires qui lui ont attiré quelques-uns de
durs jugements portés par ses biographes
on peut donc penser que dans son *Gulliv*
il ne les aura pas non plus ménagées, e
c'est en effet ce dont le lecteur peut s
convaincre facilement. Cependant, outr
que sa critique n'a rien qui dépasse le to
de la satire, il nous montre, — et c'est c

que ses acerbes détracteurs ont passé sous silence, — quelques types féminins tout aimables et tout gracieux. Telle est, par exemple, la gentille gouvernante de Gulliver à Brobdignac, telle aussi la reine de ce pays, auxquelles on peut joindre certaines dames de mérite que l'hôte du roi de Lilliput avait coutume d'aller recevoir à sa porte, d'emporter dans la poche de son habit et de mettre sur la table afin de converser plus commodément avec elles.

C'est dans le voyage à Laputa que Swift a pris à partie la moitié du genre humain certainement la plus intéressante, et il faut avouer que les traits qu'il dirige contre elle sont d'une âpreté peu commune.

Les nobles laputiens, on le sait, sont des savants ; la Cour réside dans une île flottante et volante ; et il est interdit de descendre sans une permission expresse du roi, — permission très difficile à obtenir, — dans la capitale continentale. Il y a là na-

rellement une raison suffisante pour que
s femmes des grands seigneurs aient le
us vif désir d'aller vivre dans cette con-
ée réservée. De plus, les maris de ces
mables dames, doués merveilleusement
our la science, ne paraissent pas avoir
point de vue de la galanterie et des
ins empressés des aptitudes égales. Aussi
en les étrangers, qui sont loin de mon-
er pour la grâce et la beauté l'indiffé-
nce des Laputiens, font-ils fureur dans
le. Des scandales de toute sorte sont la
ite fréquente de cet engoûment, dont le
oyageur cite un exemple. « On m'a ra-
onté, dit Gulliver, qu'une grande dame
la cour, mariée au premier ministre,

cher. Elle fut trouvée en un état pitoyable, dans une mauvaise auberge, ayant engagé ses habits pour vivre avec un laquais vieux et laid qui la battait journellement : on l'arracha de force à cette étrange compagnie ; et quoique son mari l'eût reçue avec bonté, lui eût fait mille caresses et nul reproche sur sa conduite, elle s'enfuit bientôt encore avec tous ses bijoux, pour aller retrouver ce digne galant ; et l'on n'a plus entendu parler d'elle. »

Voici maintenant le trait, la pointe même de la satire et l'humour :

« Le lecteur prendra peut-être cela pour une histoire européenne, ou même anglaise ; mais je le prie de considérer que les caprices de l'espèce femelle ne sont pas bornés à une seule partie du monde ni à un seul climat, et qu'ils sont bien plus uniformes qu'on ne pourrait l'imaginer. »

Mais où Swift se montre supérieur, où il manie le trait satirique avec une dexté-

rité incomparable, c'est quand il critique la constitution sociale et spécialement en Angleterre. Cette amère et ironique peinture se trouve dans le voyage à Brobdignac. Le roi de Brobdignac, esprit curieux et froid, demande à Gulliver de lui décrire les institutions de son pays. Gulliver tout heureux, fier, presque triomphant, entonne alors un hymne plein de louangeuses hyberboles en honneur de la Grande Bretagne, souhaitant, comme il le dit, d'avoir le génie et la langue de Démosthène et de Cicéron afin de célébrer sa chère patrie dans un style digne de ses mérites et de sa prospérité. Mais voici venir la satire qui sera d'autant plus impitoyable et frappera d'autant plus durement, que la louange a été moins mesurée. C'est dans la bouche du roi que le romancier l'a placée. Le sagace monarque, revoyant les notes qu'il a prises sur les récits du voyageur, presse de questions Gulliver, lui deman-

dant : « Quel degré de science les pairs avaient dans les lois de leur pays et comment ils devenaient capables de décider en dernier ressort des droits de leurs compatriotes ; si ces saints évêques dont il avait parlé parvenaient toujours à ce haut rang par leur science dans les matières théologiques et par la sainteté de leur vie ; s'ils n'avaient jamais intrigué lorsqu'ils n'étaient que de simples prêtres... Il voulut savoir comment on s'y prenait pour l'élection des députés des communes ; si un inconnu avec une bourse remplie d'or ne pouvait pas quelquefois gagner le suffrage des électeurs à force d'argent ; il demanda aussi pourquoi l'on avait un désir si violent d'être élu, puisque cette élection était l'occasion d'une très grande dépense et ne rapportait rien.... A l'égard de nos cours de justice, sa majesté voulut être éclairée touchant plusieurs articles. Je me trouvais, continue Gulliver, en état

de la satisfaire ayant été à peu près ruin
par un long procès à la chancellerie, qu
fut néanmoins jugé en ma faveur, et qu
je gagnai même avec dépens. Il me de
manda combien de temps en employait or
dinairement pour mettre une affaire e
état d'être jugée ; si les avocats avaient l
liberté de défendre des causes évidemmen
injustes ; si l'on n'avait jamais remarqu
que l'esprit de parti ou de religion eût fai
pencher la balance ; si ces avocats avaien
quelque connaissance des premiers prin
cipes et des lois générales de l'équité o
s'ils ne se contentaient pas de savoir le
lois arbitraires et les coutumes locales d
pays, si eux et les juges avaient le droi
d'interpréter à leur gré et de commente
les lois ; si les plaidoyers et les arrêts n'é
taient pas quelquefois contraires, les un
aux autres dans la même espèce.... »

Puis enfin quand le roi de Brobdigna
s'est fait une idée nette de la constitutio

et des lois de l'Angleterre, il tient à Gulliver ce discours où sont fustigées comme elles ne le furent jamais les éternelles injustices des sociétés humaines :

« Mon petit ami Grildrig, vous avez fait un panégyrique admirable de votre pays : vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la paresse et le vice peuvent être quelquefois les seules qualités d'un homme d'état ; que les lois sont éclaircies, interprétées et appliquées le mieux du monde par des gens dont les intérêts et la capacité les portent à les corrompre, à les embrouiller et à les éluder. La forme de votre gouvernement dans son origine a pu être supportable, mais le vice l'a tout à fait défigurée. Il ne me paraît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une seule vertu soit requise pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y sont pas anoblis par leur vertu, que les prêtres n'y sont pas avancés

par leur piété ou leur science, les soldats pour leur conduite ou leur valeur, les juges pour leur intégrité, les sénateurs pour l'amour de leur patrie, ni les hommes d'état pour leur sagesse. Pour vous, continue le roi, qui avez passé la plus grande partie de votre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes pas infecté des vices de votre pays ; mais par tout ce que vous m'avez raconté d'abord et par les réponses que je vous ai obligé de faire à mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse vermine à qui la nature ait jamais permis de ramper à la surface de la terre. »

Enfin, c'est dans la bouche de ce roi philosophe que Swift met les paroles suivantes adressées à son premier ministre, qui avait assisté à une de ces descriptions emphatiques que Gulliver fait si volontiers de la noble Angleterre : « hélas ! que la grandeur humaine est peu de chose, puis-

que de vils insectes peuvent ainsi l'imiter ! et j'ose dire qu'ils ont chez eux des rangs et des distinctions, de petits lambeaux dont ils se parent, des trous, des cages, des boîtes, qu'ils appellent des palais et des hôtels, des équipages, des livrées, des titres, des charges, des occupations, des passions comme nous. Chez eux on aime, on hait, on trompe, on trahit comme ici. »

Et pour que notre infime petitesse, notre infériorité physique vis-à-vis de ces géants nous soit bien présente, Swift, donne, en passant et comme par hasard, ce détail que le premier ministre, à qui s'adresse le roi, tient à la main un bâton blanc, grand comme un mât de navire : ce sont les insignes de sa charge.

Nous voici présentement arrivés à la satire spéciale de l'homme, « de cet animal qu'on appelle homme », pour me servir d'une expression de Swift, et c'est là le point sur lequel nous attirerons princi-

palement l'attention du lecteur, commençant cette étude particulière par l'examen de cette description, si triste, si navrante, des infirmités de la vieillesse, à laquelle se complaît le mélancolique écrivain.

Cette peinture est encore plus désolante, plus déplorablement attristée que mordante et satirique. Le *Struldbrugg* ou *immortel* est bien la plus désespérée créature que puisse concevoir un impitoyable et sombre génie. C'est l'humanité dans toute son incurable infirmité, dans son indicible faiblesse, dans son inévitable et irrémédiable décadence ; c'est l'homme tombé à ce point que la mort est pour lui une délivrance, et, par une ironie de la destinée de ces malheureux, les Struldbruggs ne sauraient mourir. Pour ajouter à l'effet de l'horreur de cette condition misérable, Swift fait d'abord prendre le change à Gulliver qui, entendant parler de personnages qu'un privilège du sort, ou ce qu'il croit tel, sous-

trait à la dure nécessité de mourir, s'enthousiasme aussitôt et se met à énumérer tous les avantages que peut procurer à une nation cette condition de l'immortalité de quelques-uns de ses membres, permettant à ceux qui en jouissent de faire profiter leur pays d'une expérience acquise pendant une longue suite d'années. « J'ajouterais à tout cela, continue le voyageur, le plaisir de voir les décadences et les révolutions des empires, les changements dans les classes supérieures et parmi le peuple, les villes superbes ensevelies sous leurs ruines, les villages obscurs devenus le séjour des rois, les fleuves célèbres changés en ruisseaux, l'océan abandonnant une côte pour aller baigner d'autres rivages, la barbarie et l'ignorance répandues sur les nations les plus polies et les nations les plus barbares civilisées à leur tour. » Quand Gulliver a donné un libre cours à son imagination, ses auditeurs sourient et lui ap-

prennent que, passé trente ans, les Struldbruggs tombent peu à peu dans une noire mélancolie qui augmente toujours jusqu'à ce qu'ils aient atteint quatre-vingts ans ; qu'alors ils ne sont pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les faiblesses de cet âge, mais que l'idée affligeante de l'éternelle durée de leur misérable caducité les obsède à un point que rien ne saurait les consoler... et alors vient la peinture âpre et triste de toutes les misères physiques et morales de la vieillesse des Sruldbruggs, misères telles que la démence complète est la condition la plus heureuse de ces infortunés. « Les moins misérables, dit Gulliver, étaient ceux qui radotaient, qui avaient tout à fait perdu la mémoire, parce qu'ils excitaient la commisération en même temps qu'ils étaient exempts des mauvaises qualités qui abondaient chez les autres immortels. »

Ces pages marquent tout le désenchan-

tement, toute la tristesse que peut entraîner et inspirer tout à la fois la décadence de l'homme. C'est une plainte navrante, une lamentation désolée et comme l'hymne de la désespérance de la condition humaine, dont je ne connais dans pas une langue aucun exemple offrant un tel degré d'amertume. Non, aucun écrivain n'a senti comme Swift la triste condition de la vieillesse, de cette faiblesse humiliée, de cet isolement qui rend le vieillard arrivé à la décrépitude, à peine pensant, vivant seulement d'une vie végétative, indifférent à tout ce qui l'entoure, le retranchant presque du reste de l'humanité (1).

(1) Le plus triste exemple, peut-être, que l'on puisse citer du degré d'abaissement où l'homme se voit parfois réduit par la déchéance et les infirmités de la vieillesse, est celui de Malborough qui, malgré sa rapacité, demeure un des grands hommes et surtout un des plus grands capitaines de l'Angleterre. Prématurément vieilli, bientôt en

Voilà pour la peinture de la condition physique de l'homme ; voyons maintenant une nouvelle et brutale esquisse de cette même condition physique, mais surtout des vices, des penchants répréhensibles, bas, odieux de l'espèce humaine.

C'est dans le *Voyage chez les Houynmhnms* que se trouve cette amère et redoutable satire ; c'est là que se rencontrent certaines pages que l'on a coutume de regarder comme marquées au coin d'une atrocité révoltante, et à propos desquelles il est nombre de gens qui, pour si peu qu'on voulût bien les mettre au pied du mur,

enfance, ses domestiques après avoir guidé les visiteurs curieux parmi les splendeurs d'une résidence presque royale, faisaient voir leur maître pour un pourboire supplémentaire. Le vainqueur de Hochstædt, de Ramillies et de Malplaquet, le négociateur habile, l'homme comblé de tant d'honneurs et de richesses, montré aux badauds pour la valeur de quelques sous !

traiteraient volontiers Swift de monstre et de cannibale. Il a, dit-on, vilipendé la nature humaine : tel est le grief le plus ordinairement invoqué contre lui et dont nous allons examiner la portée.

C'est surtout l'invention du Yaou, physionomie si méprisable et si vile, qui vaut à Swift la plupart des critiques dont il est l'objet. Là, est, selon certains esprits, son plus grand crime, un crime de lèze-humanité, un véritable outrage à la dignité humaine. Voyons ce qu'il y a de mérité dans ces reproches adressés à l'illustre pamphlétaire.

Ecoutons le Houynmhnm, hôte de Gulliver, parlant des misérables Yaous :

« Ils se haïssent mortellement les uns les autres... Si nous jetons à cinq Yaous autant de viande qu'il en faudrait pour en rassassier cinquante, ces cinq animaux gourmands et voraces, au lieu de manger en paix ce qu'on leur donne en abondance,

se jettent les uns sur les autres, se mordent, se déchirent, et chacun d'eux veut manger tout... Nous avons en certains endroits de ce pays de certaines pierres luisantes de différentes couleurs, dont nos Yaous sont fort amoureux. Lorsqu'ils en trouvent, ils font leur possible pour les tirer de la terre où elles sont ordinairement un peu enfoncées; ils les portent dans leurs loges et en font un amas qu'ils cachent soigneusement, et sur lequel ils veillent sans cesse, comme sur un trésor, prenant bien garde que leurs camarades ne le découvrent. Nous n'avons encore pu connaître d'où leur vient cette inclination violente pour les pierres luisantes, ni à quoi elles peuvent être utiles... Je voulus une fois enlever à un de nos Yaous son cher trésor. L'animal, voyant qu'on lui avait ravi l'objet de sa passion, se mit à hurler de toute sa force; il entra en fureur et puis retomba en faiblesse; il devint languissant, il ne

mangea plus, ne dormit plus, ne travailla plus jusqu'à ce que j'eusse donné l'ordre à l'un de mes domestiques de reporter le trésor dans l'endroit dont je l'avais tiré. Alors, le Yaou commença à reprendre ses esprits et sa bonne humeur, et ne manqua pas de cacher ailleurs ses bijoux... Nos Yaous ont une passion violente pour une certaine racine qui rend beaucoup de jus. Ils la cherchent avec ardeur et la sucent avec un plaisir extrême et sans se lasser. Alors, on les voit tantôt se caresser, tantôt s'égratigner, tantôt hurler et faire des grimaces, tantôt jaser, causer, se jeter par terre, se rouler et s'endormir dans la boue, etc. »

Cela est dur, nous l'avouons. Le haillon humain est secoué là partout sans pitié comme sans vergogne. Les pires instincts de l'homme sont mis à nu dans ces lignes par une main bien hardie. Mais pourquoi s'étonner et crier au scandale ? Dans ce dur portrait, vous ne voulez pas reconnaître

l'homme, et vraiment je m'en étonne : car personne ne fut choqué de certain écrit de la main de Swift, où certes l'humanité n'est pas non plus représentée sous de riantes couleurs. On ne vit dans cette description, nulle outrance, et cependant la main du terrible docteur n'avait pas plus tremblé dans le second cas que dans le premier. Il faut citer cette page et permettre ainsi au lecteur de faire la comparaison. Mais auparavant quelques renseignements sont nécessaires sur les circonstances dans lesquelles cet écrit fut publié. La ville de Dublin était infestée de voleurs qui maltraitaient et dévalisaient les passants. Un de ces malfaiteurs, nommé Ebenezer Elliston, fut pris et exécuté. Swift, pour venir en aide à la police et effrayer les bandes qui répandaient la terreur par toute la ville, fit paraître un discours qu'il attribua au fameux Ebenezer, et où celui-ci avertissait les voleurs qu'il avait déposé entre les mains d'une personne

sûre une liste de leurs noms, de leurs crimes et des lieux de leurs rendez-vous. Ce discours fut d'un effet excellent par la vérité du ton général et l'exactitude des détails qu'il donnait sur la vie de ces misérables. Ces détails, écoutez-les. C'est Ebenezer qui parle, ou plutôt c'est Swift qui le fait parler ainsi :

« Quoique nous soyons (les voleurs) en général si corrompus dès notre enfance que nous n'ayons aucun sentiment du bien, cependant nous avons toujours quelque chose qui nous pèse. Je ne sais ce que c'est, mais nous ne sommes jamais à notre aise que nous ne soyons à moitié ivres, au milieu des filles et de nos camarades, et nous ne dormons pas bien, si nous n'avons bu à ne pouvoir plus nous tenir debout. Quand nous avons du butin, si c'est de l'argent, nous le partageons également entre nos compagnons, et il est bientôt dépensé pour satisfaire nos vices dans

les maisons qui nous reçoivent; car le maître et la maîtresse, jusqu'au garçon de cabaret, ont leur part du gâteau; et en outre, ils nous font payer triple. Si nous avons volé de l'argenterie, des montres, des tabatières et autres objets semblables, nous avons dans tous les quartiers de la ville des pratiques pour nous en défaire..... Si l'on dressait le compte d'un millier d'objets volés, vu le bas prix auquel nous les vendons, ce que nous devons payer aux recéleurs, les extorsions du cabaret et les autres frais nécessaires, il ne nous resterait pas cinquante livres net à diviser entre les voleurs. Et là-dessus nous devons trouver des vêtements pour nos maîtresses, qu'il faut en outre régaler du matin au soir... car lorsque notre argent est parti elles sont toujours à nous menacer de nous dénoncer si nous n'allons pas en chercher d'autre. Si quelque chose en ce monde ressemble à l'enfer tel que notre clergé nous le

décrit, ce doit être l'arrière-salle d'un de nos cabarets à minuit, lorsqu'une bande de voleurs et de filles est réunie après un bon coup et commence à se soûler, à partir de ce moment jusqu'à ce qu'ils aient perdu la raison. C'est un si continuel et un si horrible bruit d'imprécations et de blasphèmes, un tel mélange de luxure, de sale bouffonnerie et d'actions brutales, de tels rugissements et une confusion telle, un tel vacarme de pots et de gobelets jetés à la tête que Bedlam en comparaison est un lieu décent et plein d'ordre (1). »

Nous conviendrons bien volontiers qu'il s'agit ici d'un monde exceptionnel, d'un monde dépravé, et qu'il y a loin de ce monde au monde des honnêtes gens. Mais il n'en est pas moins vrai que ces misérables créatures sont des hommes et que cette forme hideuse devant laquelle

(1) *Opuscules humoristiques de Swift*, traduits par Léon de Vailly.

on proteste a tenu, à une heure donnée, à l'humanité. Ils sont loin, ces tristes êtres de la nature humaine telle que les poètes nous la représentent! Oui, assurément; mais pas plus loin que la satire ne l'est de la poésie élégiaque. Si donc le type haïssable de l'être humain que Swift s'est donné pour tâche de représenter se rapproche de ce portrait, il n'y a pas lieu de s'en étonner, à moins que l'on ne veuille s'étonner aussi de la dernière peinture dont nous avons indiqué les principaux traits. — Mais nous irons plus loin et nous dirons qu'il n'y a point de faute pour le satirique à forcer un peu la nature, à grandir le type. Quel est en effet le rôle du satirique et quels sont ses procédés? Si nous admettons, — et c'est presque une banalité que de mentionner ici une vérité semblable, — si nous admettons que le satirique doit avoir pour but de stigmatiser ce qu'il y a de mauvais dans l'espèce

humaine et d'en inspirer l'horreur, il s'ensuit naturellement que dans l'étude de l'homme, — étude qui, dans toutes les branches du domaine artistique et littéraire, est l'art presque tout entier, — c'est sur nos défauts, sur nos vices qu'il doit insister surtout. Le reste pour lui n'est qu'accessoire; ce qu'il doit voir, c'est le vice : c'est ce qu'il voit. C'est aussi par ce côté peu attrayant qu'il regarde l'humanité, qu'il nous la montre et qu'il nous la doit montrer. C'est donc sur les défauts de l'homme qu'il lui faut plus fortement appuyer ; car il est élémentaire d'accentuer davantage les traits qu'on veut surtout qui soient saisis. S'il s'agissait de tracer des règles pour la satire, et s'il était d'usage de former des élèves en satire comme on fait des apprentis en telle et telle industrie, on pourrait, croyons-nous, parler comme il suit à ces apprentis satiriques : « La nature humaine est composée de bons

et de mauvais instincts; ce sont ces derniers qu'étudie la satire. Les mauvais penchants, ce côté malheureux de l'humanité, tel est son domaine. Elle fait voir combien peut devenir haïssable celui qui s'est laissé entraîner sur la pente du mal, à quel degré de perversité il doit fatalement arriver. Prenez donc tel type qu'il vous plaira, tel homme vicieux que vous avez sous les yeux, tracez-en le portrait, non pourtant exact, non pas servile, non photographié ; mais, partant de ce qui s'offre à votre vue, développez ce type et le portez à sa dernière limite. Cet être perverti qui existe et qui a été votre point de départ, vous l'aurez dépassé, mais il vous aura servi tout à la fois de modèle et de *riterium*, et vous serez arrivé à quelque chose qui sera véritablement dans les conditions de l'art. Ce que vous obtenez alors ce n'est pas l'homme, mais cependant cela est humain. Quelque chose de vivant et

tenant assurément à l'espèce humaine s'agitera sous ce type, et la leçon pour être terrible ne nous en semblera que meilleure. » C'est ainsi, nous semble-t-il, que doit agir l'artiste. N'est-ce pas de telle sorte, en effet, que procède le poète ? Lui faites-vous un crime d'exalter les bons sentiments de l'homme, de peindre la femme sous de riantes couleurs, de forcer un peu le trait ? Non, et vous avez raison. Mais le satirique, lui aussi, est pleinement dans son droit quand il insiste si fortement sur les côtés pervers de notre nature. Ainsi fait Swift ; car Swift est un vrai satirique : de là l'énergie de son coup de pinceau. L'indulgence lui est inconnue, et nous ne devons pas nous en étonner : l'écrivain est dans son droit. Où il serait plus blâmable, c'est dans la crudité d'expression que l'on rencontre trop souvent chez lui. Mais ici encore une remarque doit être faite : c'est que cette cru-

dité dans le langage, cette hardiesse dans l'expression est un fait presque général dans la première moitié du dix-huitième siècle en Angleterre. Ce qu'il faut noter aussi et qui peut encore expliquer cette liberté de langage, c'est que Swift n'était pas un polisseur de phrases, un architecte de périodes, un simple arrangeur de syllabes ; avant d'être un homme de style, il était homme de parti. C'était un lutteur qui ne visait qu'à frapper juste, et pour lui, frapper juste, c'était frapper fort. C'est pour cette raison qu'on ne trouve chez Swift aucune image, que son style est la simplicité, j'allais dire la sécheresse même. Le soldat dédaigne l'habit brodé du courtisan, il lui préfère la sombre cuirasse bien résistante, ainsi de Swift ; car encore une fois, c'est un soldat. Aussi, si cela est nécessaire, il parlera le langage des charlatans, comme nous l'avons vu rédiger un mémoire de voleur lettré, et ses allures

seront telles qu'on y sera trompé. Mais revenons au type du Yaou.

En jugeant comme nous le faisons ce portrait du Yaou qu'à tracé Swift d'un crayon si sévère, nous croyons nous être placé au véritable point de vue. De plus, nous avons pour nous confirmer dans notre manière de voir les lignes suivantes de Walter Scott, qui, tout en déclarant que « le voyage chez les Houynhnms est une composition que tous les éditeurs de Swift ne peuvent que regretter d'avoir à rappeler, » convient que le caractère des Yaous offre une leçon morale. « Ce n'est pas l'homme, continue-t-il, éclairé par la religion, ou n'ayant même que les lumières naturelles que Swift a voulu peindre ; c'est l'homme dégradé par l'asservissement volontaire de ses facultés intellectuelles et de ses instincts, tel qu'on le trouve malheureusement dans les dernières classes de la société, quand il est abandonné à

l'ignorance et aux vices qu'elle produit. Sous ce point de vue, le dégoût qu'inspire ce tableau ne peut qu'être utile à la morale ; car l'homme qui se livre à une sensualité brutale, à la cruauté, à l'avarice approche du Yaou. »

L'illustre biographe fait bien suivre ce passage d'une restriction ; mais les quelques lignes qui précèdent sont néanmoins trop explicites, viennent trop à l'appui de notre jugement pour les avoir omises ici.

Dans la citation que nous venons de faire, Walter Scott parle des dernières classes de la société. Est-ce vraiment jusque-là qu'il faut descendre pour trouver les modèles qui ont dicté à l'immortel satirique ses plus âpres invectives ? Nous ne le croyons pas et on nous permettra de justifier notre opinion.

Pour se rendre compte des mœurs anglaises à cette époque, on peut consulter les mémoires de Pepys qui retracent les

coutumes du temps de Charles II, coutumes dont le souvenir était encore très vivant alors que Swift écrivait. Grossièretés, scandales, insolences, violences, voilà les traits du tableau. Et ce n'est pas du populaire qu'il s'agit; ce sont les plus hauts gentilshommes, les noms les plus illustres, Buckingham, Dorchester, lord Orford, lord Albemarle qui sont en cause. Voulez-vous savoir comment commençait alors une liaison galante ? ce qui nous est rapporté de Wicherley nous l'apprendra. La duchesse de Cleveland, la favorite de Charles II, avait trouvé le poète à son gré. Un jour, au Cours, voyant passer près d'elle l'objet de son caprice, elle se penche à la portière de sa voiture et lui crie: « Monsieur, vous êtes un gredin, vous êtes un gueux, vous êtes un fils de... » le mot ne s'écrit plus aujourd'hui. L'intimité s'établit, la duchesse affiche le poète et le bonhomme de monarque le visite.

Si maintenant nous consultons le théâtre qui peut donner une assez exacte mesure des licences de la société, de celles qu'elle se permet et de celles qu'elle permet de retracer, nous verrons que les contemporains de Swift étaient d'une moralité peu exigeante. Je ne veux même pas recourir aux compositions de Vicherley, la pièce que je choisirai est *Amour pour Amour,* de Congrève, successeur de Vicherley, plus affiné que lui et ami du grand satirique. Dans cette pièce, un jeune homme, Tattle, a entrepris de se montrer aimable vis-à-vis de miss Prue, qui est — notez-le bien — l'ingénue de la pièce. Or voici le petit cours professé en plein théâtre par cet aimable gentlemen.

TATTLE

Toutes les personnes bien élevées savent mentir; d'ailleurs vous êtes femme, vous ne devez jamais dire ce que vous pen-

sez : votre langage doit être le contraire de vos pensées ; mais vos actions doivent contredire votre langage. Aussi, lorsque je vous demande si vous m'aimez, il faut dire non, mais il faut cependant m'aimer. Si je vous dis que vous êtes charmante, il faut le nier, et dire que je vous flatte, mais il faut vous croire encore plus charmante que je ne le dis ; et il faut m'aimer pour la beauté que je dis que vous avez, autant que si je la possédais moi-même. Si je vous demande un baiser, il faut vous fâcher, mais il ne faut pas me le refuser. Si je vous demande davantage, il faut vous fâcher encore plus, mais aussi être encore plus complaisante ; et si je vous amène au point que vous me menaciez de crier, c'est alors qu'il faut contenir votre langue avec le plus de soin.

MISS PRUE

O Seigneur ! que tout cela est joli ! combien je préfère ces manières au vieil usage

de la campagne, de parler comme on pense... et vous, devez-vous aussi mentir ?

TATTLE

Hum ! oui, mais vous devez croire que je dis la vérité.

Ici de la théorie nous passons à l'application : la leçon est faite, le maître et l'élève vont répéter ; écoutons :

TATTLE

Allons, mon adorable amie, voulez-vous me rendre heureux en me donnant un baiser ?

MISS PRUE

Non en vérité je vais me fâcher contre vous.

(Elle s'approche et l'embrasse.)

TATTLE

Allons, allons, cela est très bien ; seulement, il ne fallait pas me donner le baiser, il fallait me le laisser prendre.

MISS PRUE

Eh bien, recommençons.

TATTLE

De tout mon cœur... allons, mon petit ange.

(Il l'embrasse.)

MISS PRUE

Fi !

TATTLE

C'est parfait, encore, ma charmante.

(Il recommence.)

MISS PRUE

Fi donc! je ne veux pas, maintenant je ne puis vous souffrir.

TATTLE

Admirable ! c'est aussi bien que si vous eussiez été élevée à Covent-Garden. Voudriez-vous me montrer, charmante Miss, où est votre chambre à coucher ?

La scène continue sur ce ton, mais il est impossible d'aller plus loin, tant la leçon est vive et docile l'écolière.

Plus bas, dans la même comédie, toujours Miss Prue.

« Quoi, je n'aurai donc jamais de mari maintenant ? Quoi ! il faudra encore que je partage le lit de ma nourrice et que je sois enfant autant de temps, qu'il y en a qu'elle est vieille femme ? Ma foi, je ne veux pas de cela, moi. Car maintenant que mon imagination s'est montée sur un homme, je veux en avoir un d'une façon ou d'une autre. Oh ! il me semble que je suis inquiète lorsque je pense à un mari, et si je ne puis en avoir un, je voudrais pouvoir dormir toute ma vie, car lorsque je suis éveillée, cela me donne des impatiences, sans que je puisse en connaître la raison... et j'aimerais mieux toujours dormir que d'être tourmentée par cette pensée.

FORESIGHT (le père)

Morveuse, vous aurez des verges.

MISS PRUE

Des verges, à moi ! Je veux avoir un mari, et si vous ne m'en donnez pas un, je m'en donnerai un moi-même. J'épouserai M. Robin, le sommelier ; il dit qu'il m'aime, c'est un bel homme et j'en ferai mon mari...

Avons-nous besoin de quelque chose de plus caractéristique et que nous empruntions cette fois, non pas au théâtre, mais à la vie réelle ? nous ne le chercherons pas loin.

Hervey nous fait assister dans ses intéressants mémoires (1) à la mort de la reine Caroline, femme de Georges II. Ce n'est pas un oui-dire qu'il rapporte : il était présent à la scène qui paraît l'avoir quelque peu choqué, ce qui n'était pas facile. Quoi

(1) *Memoirs of Reign of Geoge the second, from his accession to the death of queen Caroline*, by John Lord Hervey.

qu'il en soit, voici ce curieux tableau. La pauvre Caroline se mourait. Un de ses désirs avait toujours été que, si son mari lui survivait, celui-ci se remariât. Georges est près de la reine, aussi affligé qu'il pouvait l'être ; car, bien qu'il se permît toutes les infidélités possibles, il aimait sa femme et l'estimait, la tenant pour sa plus sûre amie. La mourante, après avoir essayé de le consoler, lui exprime son désir de le voir prendre une autre femme. *Non*, crie le roi entre deux sanglots, *non, j'aurai des maîtresses. Eh, mon Dieu !* dit la reine, *ça n'empêche pas !* Quel dialogue à ce lit de mort ! Quelle scène triste et burlesque à la fois, et comme l'amertune des voyages de Gulliver est expliquée et justifiée !

Le côté extérieur et matériel des mœurs n'était pas moins grossier que le côté intime et moral. Les cafés ou *Chocolate Houses*, dont plusieurs se transformèrent bientôt en cercles, étaient fréquentés par la société

la plus mêlée. Des escrocs, des voleurs de grand chemin y avaient entrée, dépouillaient les dupes, et, si par hasard la Fortune les avait desservis, allaient, un pistolet dans la poche, attendre leur partener pour réparer les méprises de l'inconstante déesse. Steele, qui avait dans le *Tatler* dénoncé les fourberies et les procédés misérables des escrocs dont nous parlons, ne dut vraisemblablement qu'à son habileté à manier l'épée de n'être pas égorgé par les coupe-jarrets qu'il avait désignés au mépris des honnêtes gens.

C'était la nuit surtout que les rues devenaient dangereuses, du fait des voleurs d'abord et aussi parce qu'elles étaient envahies par des sociétés de libertins parmi lesquels les *Mohocks* tenaient le premier rang. « Mon valet m'avertit, écrit Swift dans son *Journal à Stella*, que les *Mohocks* s'étaient promis de me saler s'ils parvenaient à se saisir de moi. Bien que je n'en croie rien,

j'évite pourtant de sortir tard le soir. J'ai déjà été mis par eux à contribution de quelques schillings. »

Ces *Mohocks*, dont parle Swift, étaient de jeunes débauchés formant une dangereuse association. Passé une certaine heure, ils s'emparaient des rues, qui ne présentaient plus dès lors aucune espèce de sûreté. Le but de cette société était uniquement le mal pour le mal. Après s'être enivrés, les Mohocks se répandaient par la ville, molestant les passants de toute manière : coups de bâton, coups de poignard, coups d'épée, insultes à tous. Ils avaient de certaines façons de faire, comme une marque dans leurs violences, qui les distinguait des autres coureurs de nuit et, aussi, les uns des autres. Ceux qui *tapaient le lion* aplatissaient le nez des gens et enfonçaient leurs doigts dans les yeux de leurs victimes ; les *maîtres de danse* faisaient sauter leurs écoliers en leur piquant les mollets

de la pointe de leur épée; les *Sauteurs* poursuivaient les femmes, leur mettaient la tête en bas et se livraient à mille indécences du même genre. Il y en avait d'autres qui *faisaient suer :* cela consistait à entourer en nombre un malheureux et à enfoncer la pointe de l'épée dans la partie charnue de sa personne chaque fois qu'il présentait son dos, ce qui le forçait à se retourner et le faisait traiter de la même façon par un autre des malandrins rangés en cercle autour de lui. Lorsque le pauvre diable avait suffisamment *sué*, on le faisait *frictionner* à coups de gourdins par des valets, qui ne l'épargnaient pas plus que n'avaient fait les maîtres.

Dans ses *Trivia*, Gay fait allusion à ces mœurs brutales quand il dit : « C'est maintenant l'heure où les débauchés se livrent à l'orgie et s'emparent des rues pour y commettre leurs méfaits et troubler dans leur sommeil les paisibles habitants. Qui

ne connait les nocturnes exploits du Scower (1)? Qui ne tremble au seul nom des Mohocks ? Y a-t-il un garde de nuit qui, en faisant sa ronde, se puisse croire à l'abri de leurs coups et des blessures inventées par une odieuse cruauté? Parlerai-je des actes criminels qui s'accomplissent là où des pentes escarpées de Snow-Hill s'échappent de noirs torrents ? Combien de femmes enfermées dans un tonneau ont été précipitées du haut de la montagne ? Roulant avec fracas sur les pierres, la tonne bondit de tous côtés. Ainsi périt Régulus pour le salut de son pays. »

Une semblable époque et de telles mœurs ne justifient-elles pas toute satire ?

(1) Les *Scowers* étaient avec les *Hectors* des débauchés du temps de Charles II extrêmement redoutés et dont les folies sont restées célèbres.

IV

LE MALADE ET L'HOMME

Quand on consulte les divers biographes de Swift, son journal à Stella et sa correspondance, pour être exactement informé des troubles maladifs auxquels il était sujet, on se convainc facilement que ces accidents débutèrent de bonne heure. Ils paraissent surtout avoir consisté en vertiges qui, depuis leur apparition pendant son premier séjour chez sir William Temple, c'est-à-dire vers 1689-90, tourmentèrent toute sa vie l'illustre écrivain. Des accès de tristesse profonde, survenant de temps à autre, se montrèrent chez lui bien avant la perte de la raison. Nous savons, en effet, qu'en 1730 il passa quelque temps dans la famille Achenson avec laquelle il était lié.

Or, c'était une tradition dans cette famille que le doyen se retirait parfois de table et se faisait servir dans ses appartements, d'où il ne sortait que lorsque ses humeurs noires s'étaient dissipées. Quant à ses vertiges, il en parle souvent dans ses lettres ; et des étourdissements, notés par ses biographes et dont il se plaint aussi fréquemment lui-même, doivent être considérés ou comme des phénomènes maladifs de même ordre ou au moins en relation intime avec les accidents vertigineux dont il vient d'être question. La susceptibilité nerveuse de Swift était telle qu'une fois, aux rochers de Carberry, bien qu'il eût pris la précaution de se coucher pour voir le précipice, il éprouva de si violents vertiges qu'il ne put se relever et que deux domestiques furent obligés de le tirer par les pieds à une certaine distance de l'abîme.

Vers le milieu de sa vie, Swift ayant été atteint de surdité, ses vertiges augmen-

rent. Il devint extrêmement irascible, d'une humeur absolument sombre et, finalement, ses facultés s'altérèrent. Dans ses moments lucides, son jugement et son esprit étaient les mêmes que dans ses meilleures années, mais sa mémoire l'abandonnait, et la moindre contrariété provoquait sa colère. Il avait conscience de ce changement et sentait que sa raison était en jeu. Depuis longtemps, du reste, les vertiges auxquels il était sujet lui avaient vraisemblablement inspiré des craintes que justifia l'événement. Le docteur Young rapporte, en effet, que vers 1717, comme il se promenait avec le doyen dans les environs de Dublin, celui-ci s'arrêta soudainement. « Nous continuâmes de marcher, dit le docteur Young, mais voyant qu'il ne nous suivait pas, je retournai vers lui. Il était immobile et regardait fixement un bel orme dont les branches supérieures étaient desséchées. Me les montrant, il me

dit : je serai comme des arbres, je perrai par la tête. »

La dernière lettre que Swift paraît avoir écrite date de 1740, et fait prévoir l'horrible catastrophe. Elle est adressée à Mrs Whiteway, sa parente ; la voici :

J'ai beaucoup souffert toute la nuit : je suis très sourd aujourd'hui et j'éprouve de vives douleurs. Je me trouve si lourd, mes idées sont si confuses, que j'en ressens une tristesse profonde. Tout ce que je puis dire c'est que je ne suis pas à la torture ; mais je l'attends tous les jours, à toutes les heures. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre famille. *Je sais à peine ce que j'écris.* Je suis sûr que je n'ai pas longtemps à vivre ; le temps sera court, mais cruel.

Je suis, pour le peu de jours qui me restent encore, entièrement à vous.

J. SWIFT

Si je ne me trompe, c'est aujourd'hui le 26 juillet 1740.

Peu de temps après, la raison de Swift se perdit entièrement. Il fut d'abord en proie à une agitation furieuse, véritable état maniaque, dont les fréquents accès aboutirent à une démence complète pendant laquelle il ne parla que deux ou trois fois dans l'espace de trois années. Il mourut le 19 octobre 1745.

Quelle était la maladie de Swift?

La première pensée qui vient à l'esprit en présence des vertiges de Swift et de la surdité dont il se plaint continuellement dans ses lettres, c'est que le grand écrivain était atteint de ce qu'on a appelé la maladie de Menière. Plusieurs symptômes éprouvés et décrits par lui font effectivement penser à cette affection.

Mais est-ce là tout? Pour ma part, je ne saurais l'affirmer et je me demande si l'épilepsie ne pourrait pas être également mise

en cause. La réunion de ces deux maladies a été signalée chez le même sujet (1) et certains des accidents éprouvés par Swift à la fin de sa vie, irritabilité du caractère, affaiblissement de la mémoire, accès d'agitation maniaque, démence et phénomènes congestifs sont assez en rapport avec l'affection comitiale, dont plusieurs hommes illustres furent atteints sans que leur influence légitime sur les événements humains ait été en rien diminuée par le fait de cette circonstance malheureuse. Mahomet, au dire des historiens, était épileptique; César également; Napoléon aussi (2).

(1) W. R. Gowers, *de l'Epilepsie*, trad. A. Carrier.

(2) Le banquier poète Samuel Rogers rapporte dans ses *Souvenirs*, d'après un récit de Talleyrand, qu'à Strasbourg, Napoléon se rendant en Allemagne pour cette rapide campagne demeurée célèbre par la capitulation de Mack, eut un accès d'épilepsie. « J'étais seul avec lui, dit Talleyrand, dans une salle de la

Enfin, j'ai été en amicales relations avec un de nos plus remarquables écrivains qui, lui aussi, fut sujet à divers accidents de la maladie comitiale et, entre autres, à des phénomènes hallucinatoires faisant surgir devant lui l'image des objets

préfecture : « fermez la porte, s'écria-t-il tout à coup, et il tomba foudroyé, comme mort, l'écume à la bouche. Berthier se présenta, je lui dis : on ne peut pas entrer ; l'impératrice vint ensuite : même consigne. Quelle situation eût été la mienne si l'empereur était mort ! » Samuel Rogers ajoute qu'il raconta cette histoire à Lucien. Celui-ci n'en avait jamais entendu parler, mais il ajoutait : « c'est une infirmité dont plusieurs grands hommes ont été atteints, entre autres César. Mon frère eut, à ma connaissance, un autre accès ; cette fois, c'était après une bataille perdue. — A l'appui de ces deux témoignages tirés des *souvenirs* de Samuel Rogers, j'ajouterai que j'ai entendu raconter qu'à Saint-Cloud, Napoléon avait éprouvé un accident du même genre dont une célèbre actrice du Théâtre-Français aurait été le témoin effrayé.

qu'il avait eus sous les yeux lors de sa première attaque. Or, la valeur intellectuelle de ses hommes ne saurait être en mise ou simplement contestée, et, je le répète, l'affection dont ils étaient atteints ne les a pas empêchés d'accomplir leur œuvre. Aucun d'eux ne fut pour cela ou un politique moins sagace, ou un tacticien de moins de génie, ou un moins grand écrivain. Ainsi pour Swift.

Si maintenant nous nous plaçons à un autre point de vue, ne pourrait-on pas trouver dans cette circonstance que Swift fut, pendant la plus grande partie de sa vie, sujet à des crises de mal caduc, la clef du douloureux et mystérieux drame qui pèse sur la vie du doyen et dont ont été victimes deux femmes aussi distinguées par leur esprit que par leur beauté, Stella et Vanessa ou, pour les appeler autrement que par leur nom poétique, miss Esther Johnson et miss Esther Vanhom-

righ? Je ne serais pas éloigné d'adopter cette manière de voir qui, tout au moins, peut être proposée comme une solution acceptable d'un problème biographique qui ne sera probablement jamais définitivement résolu.

Quelques critiques ont prétendu donner comme raison de la conduite de Swift en cette circonstance, une imperfection physique. Là serait aussi le motif de ses attaques contre les femmes. On a dit la même chose de Boileau à cause de sa dixième satire. Pourquoi ne pas comprendre dans le procès Juvénal et Perse? Non, cela est inacceptable, et ne supporte pas l'examen. Si une telle raison avait pu être, je ne dis pas sérieusement, mais spécieusement invoquée, est-ce qu'au milieu des mœurs littéraires grossières et agressives du temps, les ennemis de Swift n'en auraient pas fait leur profit en lazzis et allusions de toutes sortes? Mais précisément dans les pam-

phlets de l'époque, on chercherait en vain il ne se trouve rien de semblable. Cela suf fit à faire justice de cette imputation mal veillante.

Si Swift a été en butte aux supposition: que nous venons d'indiquer, on le voi encore poursuivi d'une accusation plu: odieusement injurieuse. Un anglais savan et érudit du reste, le docteur Beddoes, a prétendu qu'on devait attribuer les vertige: de Swift aux excès d'une jeunesse liber- tine : sa conduite avec Stella et Vanessa aurait été la conséquence de l'état maladi de l'écrivain, dont la constitution aurait été ruinée par les excès. Walter Scott a réfuté cette opinion, et il suffit de lire la corres- pondance du doyen pour se convaincre que le célèbre romancier biographe a eu raison d'éloigner dédaigneusement une semblable supposition. Non! cet espri ferme, cet homme de haute raison, qu'é- tait Swift ne saurait être tenu pour un

efféminé ayant perdu sa santé dans d'abjects plaisirs.

Mais revenons aux dernières années de Swift et à la situation douloureuse dans laquelle il passa le reste de sa vie. Comme je l'ai dit plus haut, l'illustre satirique demeura trois ans en démence. Il avait entièrement perdu l'usage de ses facultés et son état de déchéance intellectuelle était si grand, que l'administration de ses biens dut être confiée à des curateurs. Quant à la personne du malheureux doyen, un de ses amis qu'il avait désigné comme un de ses exécuteurs testamentaires et qui lui était fort attaché, le docteur Lyons, en reçut la garde et veilla pieusement et avec une reconnaissante affection sur les derniers et tristes jours de son illustre ami. La fin de Swift ne fut pas exempte de souffrance; il eut à ses derniers moments des crises douloureuses liées vraisemblablement à des poussées congestives dont nous

avons pour ainsi dire la preuve matérielle : le masque du grand doyen, moulé immédiatement après sa mort et conservé au Muséum de l'Université de Dublin, fait voir une bouche convulsée et contournée.

Swift fut enterré sans pompe, suivant le désir qu'il en avait témoigné, dans la cathédrale de Saint-Patrick, et une épitaphe composée par lui fut gravée sur son tombeau. Cette inscription rappelle la haine du grand satirique pour le despotisme et son amour de la liberté. La voici :

HIC DEPOSITUM EST CORPUS
JONATHAN SWIFT, S. F. P.
HUJUS ECCLESIÆ CATHEDRALIS
DECANI
UBI SÆVA INDIGNATIO
ULTERIUS COR LACERARE NEQUIT.
ABI VIATOR,
ET IMITARE, SI POTERIS,
STRENUUM PRO VIRILI LIBERTATIS VINDICEM
OBIIT ANNO (1745)
MENSIS (OCTOBRIS) DIE (19)
ÆTATIS ANNO (78).

Swift laissa par son testament des souvenirs à plusieurs de ses amis et aux personnes de son entourage; les termes dont il se sert pour exprimer ses volontés ne sont pas sans offrir une forme humoristique et plaisante qu'on ne s'étonne pas trop de rencontrer sous sa plume, même dans cette circonstance (1). Mais, comme je viens de le dire, il ne s'agit là que de souvenirs, et la plus grande partie de sa fortune, 10000 livres sterling, fruit de ses économies, fut destinée à une œuvre charitable, à la création d'un hôpital de fous (2).

(1) Voir note D.

(2) Dès l'année 1735, Swift s'occupait de cette fondation, comme en fait foi une lettre de Pope au doyen : « J'apprends avec une véritable satisfaction que vous êtes actuellement occupé à soulager la partie du genre humain la moins capable de se secourir elle-même ; je parle de ces malheureux (les insensés) qui ont le plus besoin de notre compassion, quoiqu'on ait souvent la cruauté

Est-ce à cause de la prévision, que nous notions tout à l'heure, de la fin qu'il devait faire que Swift s'intéressa si vivement aux insensés ? On peut le supposer sans témérité. On peut croire aussi que la vue de ces infortunés l'a vivement ému ; car, à mon avis, Swift avait vu des fous, cela ressort et de son admirable roman et de quelques passages de divers autres de ses écrits.

Pour peu, en effet, qu'on réfléchisse aux traits dont Swift a revêtu le Yaou, on conviendra que la laideur physique et morale dont il l'a doué fait surgir invinciblement à l'esprit l'image des pauvres êtres

d'en faire des objets de raillerie. Vous pensez toujours généreusement ; et de tous les actes de charité, celui-ci est le plus désintéressé et le plus exempt de tout mélange de vaine gloire, puisque ceux envers lesquels il s'exerce ne pourront jamais vous en remercier, ni publier vos louanges. » *Lettre de Pope*, 1735.

dégradés que pouvait contenir Bedlam à une époque où l'aliéné était considéré comme une véritable brute. De nos jours même où l'insensé est l'objet des soins les plus attentifs, rien n'impressionne péniblement comme la vue de certains déments ou dégénérés, chez lesquels tous les instincts sont pervertis, qui n'ont plus que l'appétit de l'animal et qui se livrent d'une façon inconsciente aux actes les plus abjects et les plus immoraux. Arrivé à ce point de dégradation maladive, l'homme est au-dessous du singe : c'est le Yaou lui-même, et bien certainement Swift a eu un tel spectacle sous les yeux. Je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes : « Avancez, dit-il, dans cet autre cachot, mais prenez garde de vous boucher le nez auparavant. Vous y apercevrez un être sombre, arrogant et maussade, se vautrant dans ses propres ordures. Ses aliments digérés sont ses mets les plus délicieux. Il

a le teint d'un jaune tanné et une barbe semblable à celle qui recouvre sa nourriture quand elle commence à perdre de sa fraîcheur. Il est semblable à certains insectes, qui empruntent la couleur et l'odeur des déjections auxquelles ils doivent leur naissance et leur nourriture. Il est sobre en paroles, mais en revanche fort prodigue de son haleine. Il tend la main pour recevoir votre sou, et, dès qu'il le tient, il retourne à ses occupations ordinaires (1). » Cela est peint *de visu* et nous montre la triste condition des fous à l'époque de la reine Anne. Cette image est restée dans l'esprit de l'écrivain, qui a voulu, autant qu'il le pouvait, adoucir le sort de ces malheureux. Aussi, les critiques de Swift nous semblent-ils mal venus à traiter comme ils le font un homme qui ne manquait ni de générosité, ni de cœur.

(1) *Conte du Tonneau.*

Les preuves de ces nobles qualités abondent, du reste, dans la vie du satirique.

Quand Swift quitta sir William Temple, auprès de qui il avait passé plusieurs années en qualité de secrétaire, il fut nommé, vraisemblablement à la recommandation de son patron, à la prébende de Kilroot, qui valait environ 100 livres sterling par an. Bientôt après, comme sir William regrettait son secrétaire, il lui témoigna le désir de le voir revenir près de lui. Swift hésitait. Une circonstance que je vais indiquer vint influer sur sa détermination. Peu de temps auparavant, il avait fait la connaissance d'un ecclésiastique instruit, modeste, de conduite exemplaire avec lequel il se lia. Ce brave desservant était père de huit enfants, et sa cure rapportait environ 40 livres sterling. Avec une nombreuse famille, c'était presque la misère. Cette situation décida Swift. Il se rendit à Dublin, résigna sa prébende

et réussit à la faire transférer à son nouvel ami. Le bon desservant éprouva, on le comprend, une joie singulière à se voir pourvu d'un bénéfice, ce qu'il n'osait espérer; mais, quand il sut que ce bénéfice était celui de son jeune ami qui l'avait résigné en sa faveur, son visage revêtit une telle expression de bonheur que Swift déclarait n'avoir jamais éprouvé un aussi vif plaisir (1).

Plus tard, quand sa renommée et les services rendus lui eurent donné sinon tout pouvoir, au moins une influence incontestée, il ne se montra ni moins humain ni moins généreux.

Mettant son crédit à la disposition de ceux qui recouraient à lui, il soulagea bien des misères et fit nombre d'heureux ;

(1) Prévost-Paradol conteste cette bonne action de Swift et prétend qu'il ne résigna son bénéfice que par ennui; mais je ne vois pas sur quoi cette assertion est appuyée.

car on ne refusait rien à sa recommandation. C'est ainsi qu'il procura la direction de *la Gazette ministérielle* au docteur King qui cependant l'avait assez durement traité à propos du *Conte du tonneau*. Diaper, le poète, et plusieurs hommes de lettres furent tirés par lui de la misère. Bernage, Beaumont, beaucoup d'autres éprouvèrent les effets de ses bons offices. Il sollicita pour le docteur Friend la place de médecin en chef de l'armée d'Espagne et l'imprimeur Barber, qui devint plus tard Lord Maire de Londres, lui dut sa fortune. Enfin, par son appui, Harrisson fut pourvu d'un poste qui eût assuré son sort s'il avait vécu. Nous voyons de plus, à propos de ce dernier, que si le doyen savait se montrer généreux, il n'avait pas la dureté de caractère et de cœur que l'on se plaît à lui attribuer. Etant allé porter à son protégé malade 100 livres sterling, en proie à un triste pressentiment, il n'osa entrer chez

lui. Il frappa cependant, et le domestique en pleurs vint lui dire que son maître était mort depuis une heure. « Jugez de ma douleur, écrit Swift à Stella Je n'ai pu aller dîner ni chez le grand trésorier ni ailleurs... je n'ai jamais éprouvé une perte plus sensible. Pauvre jeune homme, que Dieu te bénisse (1) ! »

Cette même sensibilité, nous la voyons éclater chez Swift à propos du départ de Sheridan obligé de quitter Dublin. Le doyen était allé chez son ami au moment où les tapissiers décrochaient les tableaux et emportaient les meubles du parloir. A cette vue, Swift fondit en larmes et s'enfuit dans une pièce voisine où il demeura plus d'un quart d'heure sans pouvoir recouvrer quelque calme.

Un fait qui témoigne encore de la bonté réelle de l'illustre pamphlétaire, c'est le

(1) *Journal à Stella.*

nombre et la fidélité de ses amis. Bolingbroke, Pope, Gay, Congrève, Arbuthnot, Oxford lui montrèrent toujours la plus vive affection. La disgrâce de ce dernier, lors du court triomphe de Bolingbroke, peu de jours avant la mort de la reine Anne, fut pour Swift l'occasion d'une détermination qui est tout à son honneur. Il était sollicité de se rendre à Londres, où on lui promettait les postes les plus élevés, les plus grandes faveurs, et le même courrier lui apportait une lettre touchante d'Oxford, lui annonçant sa chute, après une scène violente en présence de la reine, et l'invitant à l'accompagner dans le comté de Hereford, s'il ne craignait pas le voisinage d'un homme disgracié et malheureux. Swift n'hésita pas et se prononça entre ses deux amis pour le ministre tombé.

Une circonstance entièrement encore en faveur de Swift, c'est qu'il était aimé à ce point que, pamphlétaire acerbe et impi-

toyable pour ses ennemis politiques, il ı
fut jamais trahi, alors que des sommes co
sidérables avaient été maintes fois promis
à qui dénoncerait l'auteur des écrits r
doutés. On rapporte même qu'un de s
imprimeurs, Harding, fut mis en prison
ne voulut jamais nommer l'auteur d
Lettres du Drapier.

Bien qu'il n'entre pas dans le plan ‹
cette étude de m'occuper du rôle poli
que de Swift, je crois cependant nécessai
de montrer ce que le grand doyen a fa
pour l'Irlande.

A son arrivée à Dublin, quand il e
été nommé doyen de Saint-Patrick, Sw
avait été généralement mal accueilli par l
ecclésiastiques et par les classes élevée
Pour la populace, elle l'avait insulté. C'éta
l'époque où il défendait le ministère O
ford, une lutte de politique générale et ‹
parti. Après la chute de ce ministère
la mort de la reine Anne, Swift obser

tout d'abord la plus stricte réserve. Puis, saisi d'indignation, en voyant l'Irlande traitée par l'Angleterre comme une colonie, mieux, en pays conquis, il résolut de défendre les droits de cette malheureuse contrée, où pourtant il ne résidait qu'à regret, s'y considérant comme un exilé.

Jamais, du reste, pays opprimé n'eut plus besoin d'un tel vengeur. Heureuse sous les Stuarts, l'Irlande avait été ruinée par les guerres civiles. La noblesse et tous ceux qui avaient pris part aux dernières luttes s'étaient exilés, et les ministres anglais, obéissant à cet esprit mercantile qui est la tendance trop souvent dominante de la nation, avaient profité des malheurs de l'Irlande pour la traiter en terre conquise, comme je le disais plus haut. Le parlement d'Angleterre s'arrogeait le droit de faire des lois pour l'Irlande, ruinait par des règlements injustes le commerce de ce royaume, et le tenait dans une ab-

solue dépendance de celui de l'Angleterr
Certains statuts, entre autres, prohibaie
l'exportation des marchandises de lain
excepté en Angleterre et dans la princ
pauté de Galles. De ce fait, les manufa
tures d'Irlande se virent privées d'u
revenu de plus d'un millier de livr
sterling. Mille autres vexations du mên
genre rendaient intolérable la situatic
des malheureux irlandais, qui pourta
n'osaient se plaindre et réagir : car alo
on les traitait de Jacobites.

A la vue de ces infamies, de ces criant
injustices, de ces persécutions véritabl
ment odieuses, le grand pamphlétaire bo
dissait. « La corruption et la scélérates
des hommes ne vous fait-elle pas bouill
le sang, disait-il à Delany ! » et, prenant
plume, il donna cours à sa juste indignatic
en rédigeant le pamphlet intitulé : *Prop
sition de ne faire usage que des manufa
tures irlandaises, etc... en renonçant e*

tièrement à toutes les étoffes qui viennent d'Angleterre.

L'effet de cet écrit fut ce que Swift en avait espéré : il eut un immense retentissement. Les partisans de l'Angleterre s'en émurent et une poursuite eut lieu, dont le doyen rend compte à Pope dans une lettre que je demanderai la permission de citer :

« J'ai composé, dans ce royaume, un discours pour persuader aux malheureux habitants de porter les étoffes de leurs propres manufactures au lieu de celles d'Angleterre. Ce traité, qui flattait les sentiments de tout le peuple, à l'exception de quelques messieurs qui avaient des charges, ou qui en espéraient, ne tarda guère à se répandre. Un des principaux officiers prit aussitôt l'alarme : il manda en hâte le chef de justice, et l'informa qu'un pamphlet, séditieux, factieux et virulent, venait d'être publié dans le dessein de mettre aux prises ensemble les deux royaumes; ajoutant que l'im-

primeur devait être poursuivi suivant toute la rigueur de la loi. Le chef de justice se détermina à faire plus qu'on n'exigeait de lui. Les grands jurés du district et de la ville furent si bien endoctrinés, qu'ils flétrirent la pièce par les épithètes les plus odieuses, ce qui leur valut d'amples remerciements de la part de l'Angleterre, où leur dénonciation figura dans les gazettes durant plusieurs semaines. L'imprimeur fut appréhendé au corps et obligé de donner caution : l'affaire ayant été examinée dans les formes, les jurés, quoiqu'ils eussent été choisis avec soin, le déclarèrent non coupable, le chef de justice les renvoya jusqu'à neuf fois, et les retint onze heures de suite, ce qui les obligea enfin à remettre la décision de la cause à la clémence du juge. Durant le cours des procédures, le chef de justice, entre plusieurs autres incidents remarquables, mit la main sur sa poitrine, et protesta solennellement que

le but de l'auteur était d'introduire le prétendant, quoiqu'il n'y eût pas dans toute la pièce un seul mot qui indiquât de quel parti cet auteur pouvait être. Mais comme cette cause était par sa nature extrêmement odieuse, l'examen du rapport des jurés fut renvoyé d'un terme à un autre, jusqu'à ce que le vice-roi, duc de Grafton, étant arrivé, Sa Grandeur, après mûre délibération, et avec la permission de l'Angleterre, trouva bon d'accorder un *noli prosequi*.

Cette conduite du chef de justice est d'autant plus remarquable, qu'il passe généralement parlant pour bon juge dans les cas où l'esprit de parti n'entre pour rien. Mais dès que cet esprit, que quelque motif secret d'ambition contribue à rendre quelquefois plus violent, l'anime, il paraît entièrement différent de lui-même. »

Dans d'autres pamphlets, mais surtout dans les célèbres *Lettres du Drapier*, Swift poursuivit le même but : la défense de

l'Irlande opprimée. La monnaie de Wood que Swift déclare mauvaise, qu'il engage à refuser, est évidemment un simple prétexte pour entrer en lice ; car dans la quatrième lettre, alors que les esprits sont conquis, que la question a marché, le pamphlétaire aborde franchement et hardiment le véritable point de la discussion, traitant (1) de la prérogative royale, des emplois de confiance, des postes lucratifs donnés exclusivement à des anglais, de la dépendance dans laquelle l'Irlande est tenue par l'Angleterre et de cet abus monstrueux qui permet de soumettre l'Irlande à des lois faites par le parlement Anglais où elle n'avait pas de représentants ; et il termine par cette apostrophe à ses compatriotes : « *Par la loi de Dieu, par celle de la nature, par celle de votre pays, vous êtes et*

(1) Voir, *The Drapier's Letters.*

vous devez être un peuple aussi libre que le sont vos frères d'Angleterre. »

Nouveau procès naturellement ; mais le Grand Jury, se conformant aux aspirations du pays, rendit un verdict *de ignoramus*. C'était l'acquittement, l'abandon obligé de toutes poursuites.

Il fallait à Swift d'autant plus de courage dans cette lutte pour les droits de l'Irlande, que lui-même était un suspect. Aussi l'Irlande entière l'adorait. Walpole ayant un instant songé à faire arrêter Swift : « Avez-vous dix mille soldats, lui dit quelqu'un, pour faire escorter le messager qui portera l'ordre d'arrestation ? » Le portrait du grand patriote était partout : on le brodait sur les étoffes. Des médailles avaient été frappées en son honneur. Un club avait été fondé dont les membres se réunissaient pour boire à sa santé. Quand il sortait, les bénédictions de tous l'accompagnaient, et, s'il venait à visiter une ville, on l'y accueil-

lait avec des honneurs princiers. Si enfin on soupçonnait qu'il pût courir quelque danger, la population tout entière s'assemblait pour le défendre. Cela nous explique comment le nom du grand doyen est resté comme celui du premier des patriotes irlandais.

Mais revenons à la vie intime du célèbre écrivain dont nous tenons à montrer la personnalité morale dans son exacte réalité, c'est-à-dire sous un jour plus vrai que celui sous lequel on l'a jusqu'ici presque toujours présentée.

Si des actes nombreux de générosité envers les écrivains qu'il a si souvent secourus, comme nous le faisions voir plus haut, sont un indice non équivoque de la bonté du doyen, si la fidélité de ses amis est une preuve de la chaleur de sa propre affection et de la sûreté de son commerce, les lettres elles-mêmes du satirique ne démentent en rien ces témoignages favorables. Qu'il

s'agisse de Pope ou d'Oxford, de Bolingbroke ou d'Arbuthnot, de Gay ou de Congrève, ses plus habituels correspondants, il s'entretient d'eux ou avec eux de telle façon qu'il est impossible de douter de la sincérité de son attachement. C'est un ami qui parle, et point un ami banal. Il s'inquiète de leurs projets, de leur santé, de leurs intérêts matériels, comme nous allons le voir à propos de Gay, l'insouciant et léger poète. Et quand il les sait malades ou vient à les perdre, combien sincère et vive est l'expression de sa douleur et de ses regrets. Pour s'en convaincre il suffit de lire ces deux fragments de lettres adressées à Pope :

« M. Léwy m'a envoyé un détail de la maladie du docteur Arbuthnot. Son état me touche d'autant plus vivement qu'ayant vécu longtemps hors du monde, j'ai laissé peu à peu cette dureté de cœur qu'on contracte dans le commerce des hommes. Je

perds tous les jours quelque ami sans en chercher ni en acquérir d'autres à la place. Plût à Dieu qu'il y eût seulement sur la terre douze hommes comme Arbuthnot ! Je jetterais au feu mes voyages. Cependant il n'est pas sans défaut. Il y a un passage dans Bède, où, après avoir élevé jusqu'au ciel la piété et le savoir des Irlandais du siècle dont il parle, il anéantit tous les éloges qu'il vient de leur donner, en s'écriant avec douleur : « Hélas ils ne célèbrent pas la fête de Pâques dans le temps qu'il faut. » De même notre docteur possède toutes les vertus qui peuvent rendre un homme aimable et utile ; mais, hélas ! il ne marche pas de bonne grâce ; je le recommande à vos prières bien qu'il ne soit pas catholique (1). »

« La mort de M. Gay et celle du docteur ont fait à mon cœur une plaie incurable.

(1) *Lettre à Pope*, 1725.

Quoique je fusse pour toujours séparé d'eux, j'aurais été content de savoir qu'ils vivaient : ils auraient été pour moi comme une somme dans les fonds publics, qu'on laisse où elle est, mais dont on tire annuellement le revenu. Si vous pouviez révoquer en doute mes sentiments, je citerais Mylord Bolingbroke et vous-même. Pour vous convaincre que je vis dans la plus profonde retraite, je vous dirai que la nouvelle de la mort de Milady Masham, ma constante amie dans toutes les révolutions, ne m'a été communiquée que depuis quinze jours. Je serais au désespoir que vous entreprissiez un voyage qui pût nuire le moins du monde à votre santé : mais avouez qu'il faut que je sois bien malheureux, pour que l'homme que j'aime le plus ait peut-être la seule maladie à laquelle un voyage par mer ne puisse apporter quelque soulagement. Le vieux duc d'Ormond disait *qu'il ne voudrait pas troquer son fils mort*

(Ossory) *pour le meilleur fils vivant qu'il y eût en Europe.* J'en dis autant de vous, et, tout absent que vous êtes, je ne voudrais pas vous donner pour le meilleur ami présent qui soit dans l'univers (1).

On voit que Swift ne marchande pas l'expression de ses sentiments. Mais il fait mieux et, s'il le juge nécessaire, ainsi que je le disais tout à l'heure, il prodigue les conseils à ses amis, soit au sujet de leur santé, soit pour la direction et l'aménagement de leur fortune. C'est surtout Gay, le poète léger et imprévoyant qui « s'embarrasse aussi peu de la vieillesse, de la maladie et de la pauvreté qu'une fille de ses quinze ans », dont Swift s'inquiète à juste titre. Il voudrait bien lui voir quelque argent pour assurer son indépendance; « car l'aisance est la compagne de la li-

(1) *Lettre à Pope*, 1735.

berté et la liberté convient à un philosophe; Gay ne serait pas esclave s'il avait deux mille livres sterling de plus. » « Ayez soin de votre santé et de votre argent, » lui écrit-il à lui-même; et quand après le succès de *l'Opéra du Gueux* (Beggar's Opera), Gay se voit à la tête d'une certaine somme, le doyen l'engage à la bien ménager. Ecrivant à Pope à cette époque : « j'espère, dit-il, que M. Gay gardera ses trois mille guinées et vivra de la rente sans toucher au capital. » On pourrait multiplier les exemples; mais ce que je viens de dire suffit à mettre en lumière l'intérêt bien réel, actif, presque importun que prend Swift à la santé et à la fortune de ses amis, expression nouvelle de cette chaleur dans l'amitié que les lettres que nous avons précédemment reproduites nous avaient déjà montrée.

Cela dit, je tiens à parler un peu longuement ici des attaques acerbes, au moins

toujours sévères, quelquefois injustes dont Swift a été si souvent l'objet.

J'ai dit au début de cette étude que Swift avait été durement traité par quelques biographes et critiques, particulièrement par Tackeray et par Taine. Je crois qu'il peut être intéressant d'examiner et d'expliquer les sévères jugements de ces deux écrivains, jugements qui, serrés de près, sont à mon avis absolument sujets à révision. Il me paraît que Tackeray et Taine ont tout d'abord imaginé une figure grandiose et terrible du grand pamphlétaire : rien à dire à cela ; c'est l'impression qu'ils ont reçue. Cette impression produite, cette esquisse acceptée, ils ont cherché ici et là les lignes qui correspondaient à la conception d'ensemble originaire et ils ont accentué les parties anguleuses, en supprimant les traits moins coupants et plus doux. On obtient ainsi en effet une image pleine de saillie et de relief, rude,

presque effrayante et en même temps attirante, sorte de statue colossale qui domine tous les écrivains et les personnages politiques en Angleterre au XVIIIe siècle.

Mais cela est-il en rapport avec la réalité ? Si on s'en tient à l'idée de grandeur que suggère au point de vue du génie une telle figure, oui ; mais si on croit avoir peint l'homme dans sa personnalité vivante, non.

Qu'on me permette de montrer par un exemple, emprunté à l'étude critique de M. Taine, comment certains traits et faits, habilement relevés et présentés, offrent la réalité artistique, si je puis me servir de cette expression, c'est-à-dire sont en harmonie avec la figure idéale bien plutôt qu'ils ne correspondent à la réalité vécue.

M. Taine, pour montrer l'arrogance de Swift et la raideur qu'il mettait dans ses relations s'exprime ainsi : « Il allait jusqu'à

la brutalité, jusqu'à la tyrannie. Il écrivait à la duchesse de Queensbury : « je suis bien aise que vous sachiez votre devoir, car c'est une règle bien connue et établie depuis plus de vingt ans en Angleterre, que les premières avances m'ont constamment été faites par toutes les dames qui aspiraient à me connaître, et plus grande était leur qualité, plus grandes étaient leurs avances. » De telles exigences ainsi présentées ont, en effet, quelque chose de tyrannique, plus même, de grossier. Mais quand on lit la lettre de Swift, lettre adressée à Gay, — celui-ci était alors près de la duchesse à Aimsbury, — et qui contient les lignes incriminées, on voit qu'il s'agissait là d'un simple badinage, expression de cet humour dont le doyen de Saint-Patrick est si fréquemment coutumier. Voici, du reste, reproduites intégralement, les lignes auxquelles je fais allusion :

« Madame,

« Cet humble début est précisément comme si j'allais recevoir votre grandeur au bas de l'escalier. Je suis bien aise que vous sachiez votre devoir; car c'est une règle établie et connue depuis plus de vingt ans en Angleterre, que les premières avances m'ont été faites constamment par toutes les dames qui aspiraient à l'honneur de ma connaissance, et leurs avances ont toujours été plus grandes à proportion de leur qualité. Je ne sais comment il m'est arrivé d'avoir la faiblesse de vous dispenser de l'observation d'un article aussi important. M. Gay vous attestera pourtant qu'une inconnue n'a obtenu la permission de me venir voir, qu'après l'avoir demandée onze fois. Qu'il me soit permis, Madame, d'ajouter que vous êtes un peu impérieuse dans votre façon de faire des avances. Vous dites que peut-être vous ne me goûterez pas; j'ose

assurer que vous vous trompez, ce que je me fais fort de prouver; car en dernier lieu je n'ai point du tout été goûté par une personne dont le goût ne s'accorde nullement avec le vôtre. Cependant, si j'ai jamais l'honneur de vous venir rendre mes devoirs, une prudence timide m'engagera à paraître aussi vain qu'il me sera possible afin d'ignorer ce que vous pensez de moi. C'est vous-même qui m'avez donné ce conseil, dont au reste je n'avais pas besoin; car Diogène même serait fier d'avoir eu part, pendant quelques instants, à votre souvenir. »

Et si l'on doutait du caractère d'humour, d'enjouement et de badinage que me paraît offrir cette lettre, une autre, encore adressée à Gay et qui renferme une page écrite dans le même ton destinée à la duchesse, enlèverait toute espèce d'incertitude sur ce point.

« Comme le reste de votre lettre ne rend

point du tout justice à madame la duchesse, je n'ai plus rien à vous dire, et je lui destine ce qui suit :

« Madame, puisque M. Gay assure que vous voulez tout faire à votre fantaisie, et que je possède éminemment la même perfection, je commencerai par terminer cette espèce de différend, afin de prévenir les fâcheuses suites qu'il paraît en appréhender. Vous serez souveraine dans tous les lieux, excepté dans votre maison et dans les domaines qui en dépendent. C'est là uniquement que je prétends être le maître, de sorte que votre empire s'étend sur le monde entier, à l'exception de deux ou trois cents arpents de terre, et de deux ou trois maisons en ville ou à la campagne. Je consens outre cela, par grâce spéciale et de mon propre mouvement, que vous ayez raison contre tout le genre humain, excepté contre moi, et que vous n'ayez jamais tort que quand vous ne serez pas

de mon avis. Pour le troisième article, par lequel vous demandez la permission de dire franchement ce que vous pensez, je vous l'accorde de temps en temps, même à mon égard, mais à condition que vous ne direz rien qui puisse me déplaire.

« Au reste, à moins que je ne sois bien pauvre, bien malade, ou mort, ou malheureux au delà de toute expression, je ne manquerai pas de vous venir faire ma cour à Aimsbury...

« Tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir seront toujours les objets de mes vœux, mais personne au monde ne le sera aussi particulièrement que vous : la seule grâce que j'exige pour cela, est que vous me rendiez la justice de me mettre au nombre de ceux qui ont le plus profond respect pour tout ce qui s'appelle vertu, bonté, prudence, courage et générosité : d'où vous pouvez inférer avec quels sentiments de vénération et de re-

connaissance j'ai l'honneur d'être, etc. »

Voilà un des motifs invoqués par M. Taine pour taxer Swift de brutalité et de tyrannie dans ses relations mondaines. Ce motif est-il acceptable ?

Je pourrais montrer tout aussi facilement comment les critiques beaucoup plus acerbes de Thackeray sont la plupart du temps aussi peu fondées, mais, outre que je craindrais d'abuser de la patience du lecteur, je tiens pour suffisamment faite la preuve de l'exagération des attaques dont le grand satirique a été trop souvent l'objet (1).

V

Que l'on veuille bien maintenant nous permettre de raconter une dernière anecdote concernant l'illustre doyen, anecdote

(1) Voir note E.

i renfermera notre conclusion ; c
temps de faire une fin. Voici
toire :

Un soir que Swift se rendait d'Holy-
Leicester à pied, comme c'était sa
me, un orage le surprit au milieu
is. Il commença par se mettre à l'
is la pluie tombant toujours et par
nts, il se vit forcé de quitter la plac
mps était affreux, la route détestab
cédait sous les pas du doyen. Ce
nt, Swift, qui marchait au hasard,
it, comme dans les contes de fées,
tite lumière qui brillait au loin.
rige vers cette étoile de salut, la pe
vue quand les éclairs l'aveugla

lons d'une épaisse fumée l'entourent, et, glissant jusqu'au fond d'un conduit souterrain, il tombe au milieu des flammes. C'était, en effet, dans un tuyau de cheminée que le doyen venait de s'engager assez malheureusement. A l'apparition de ce noir fantôme qui s'agite au milieu d'un ardent brasier, le bûcheron dans la maison duquel le docteur venait de faire irruption, se lève de table, ses fils l'imitent; ils s'arment tous de fourches et de cognées, tandis que les femmes déchirent l'air de leurs cris. Swift veut s'expliquer; mais à chaque geste qu'il fait, à chaque parole qu'il veut dire, on croit qu'il lance un maléfice. Cependant, les femmes, voyant que le diable ne paraît pas trop méchant, cessent de crier, et, cédant à la curiosité qui leur est ordinaire, s'approchent et commencent à parlementer avec le personnage tombé dans leur foyer. On s'explique, on rit, et bûcherons et bûcheronnes, remis de leur

frayeur, invitent le doyen à s'asseoir à table avec eux.

Cette histoire est comme un conte, elle a une morale, et cette morale, je l'énoncerai en disant que si on n'a pas étudié Swift d'assez près, on est tenté de le traiter comme firent les bûcherons quand ils le prirent pour le diable, et que, lorsqu'on le connaît davantage, il y a grande chance pour qu'on les imite encore, mais cette fois, dans la bienveillance compatissante qu'ils finirent par lui témoigner.

NOTES

Note A.

Outre cet esprit particulier, Swift avait aussi le trait, l'esprit dans le sens français du mot. Dans ses lettres nous en trouvons nombre d'exemples. Ecrivant d'Irlande à Pope, il lui dit « qu'ayant semé des choses spirituelles, il ne faut pas s'attendre à récolter des biens temporels. » Et plus tard, dans une autre lettre : « J'ai dessein, dit-il, de passer cet hiver à une campagne éloignée de quarante milles d'ici ; mais ma santé est si mauvaise que je crains bien de ne pouvoir exécuter mon projet. Je fais souvent douze milles à cheval, et je reviens ensuite coucher dans mon lit : *je devrais me marier pour que tout autre lit fût meilleur que le mien.* La verve comique ne lui eût pas non plus fait défaut. A propos

de l'*Opéra du Gueux*, il écrit à Gay : « Je voudrais que Macheath, allant au gibet, eût imité Alexandre le Grand près de mourir ; que ses camarades lui eussent demandé qui il désignait pour son successeur, et qu'il eût répondu : *le plus digne*, etc. »

Note B.

Voici le plan des voyages de Martin, partie des aventures du héros dont Swift s'était chargé :

Martin commença ses voyages l'an 1699. Nos lecteurs seront curieux sans doute d'en avoir le détail, mais il n'est pas encore temps de leur donner satisfaction. Voici ce qu'il m'est actuellement permis de leur révéler.

Dans son premier voyage, une tempête favorable occasionna la découverte des restes de l'ancien empire des *Pygmées*.

Le principal événement de son second voyage fut que son vaisseau échoua sur la côte du pays des géants qui sont aujourd'hui le peuple le plus humain de toute la terre.

Son troisième voyage lui valut la connaissance du royaume des *philosophes* qui est gouverné *mathématiquement*. Il en rapporte d'admirables projets et dont l'exécution aurait

pu faire un bien infini à sa chère patrie ; mais, à sa grande mortification, ils furent tous rejetés par l'envie des ministres de la reine Anne, et lui-même eut le malheur d'être renvoyé hors du royaume.

C'est pour cela que dans son quatrième voyage, il témoigne quelque mécontentement contre ceux de son espèce, mais particulièrement contre les ministres d'état : il déclare ouvertement sa résolution de ne jamais donner aucun mémoire au secrétaire d'état, pour soumettre à la couronne de la Grande-Bretagne les pays qu'il avait découverts.

Note C.

La connaissance certaine qu'avaient les amis de Swift que l'éminent publiciste était l'auteur des voyages ne saurait faire l'objet d'aucune espèce de doute. Dans une lettre à Pope du 29 septembre 1725, Swift parlait ouvertement de son ouvrage : « j'ai employé la meilleure partie de mon temps à finir, à corriger, et à transcrire mes voyages : le tout augmenté, revu et divisé en quatre parties, paraîtra aussitôt que quelque imprimeur voudra bien risquer ses oreilles. »

C'est donc par mesure de prudence que

Gay, Pope et les autres amis du doyen feignent d'ignorer le nom de l'auteur du roman nouveau. Swift, du reste, use de la même réserve comme nous le voyons dans un remercîment qu'il fait adresser à lord Peterborowgh qui « veut aussi, dit-il, à toute force lui attribuer les voyages de Gulliver ». Une lettre de Swift à Pope, assez ambiguë, est écrite dans la même intention d'égarer les indiscrets. « Je viens de répondre à une lettre de Madame H***, conçue en termes si obscurs, que je n'en aurais jamais pu comprendre le sens si l'on ne m'avait envoyé un livre intitulé *les Voyages de Gulliver*, dont vous m'avez parlé dans vos lettres plus d'une fois. J'ai lu l'ouvrage d'un bout à l'autre ; et j'ai trouvé, dans le second volume, quelques passages qui me paraissent altérés, et, si je ne me trompe, d'un style différent du reste. Le Docteur Arbuthnot ne goûte pas l'article des faiseurs de projets ; d'autres, dites-vous, sont peu contents de l'île flottante ; d'autres enfin voudraient qu'on eût plus ménagé les sociétés et les corps en général ; mais tous conviennent que l'auteur serait inexcusable, s'il avait flétri quelques individus. Un de nos évêques disait que ce livre fourmillait de mensonges destitués de toute vraisemblance et que pour lui il n'en

croyait pas un mot. En voilà assez sur Gulliver... qu'il me soit permis d'ajouter que, si j'étais ami de Gulliver, je prierais tous ceux de ma connaissance d'informer le public que la copie de ces voyages a été cruellement défigurée, l'imprimeur en ayant ôté et y ayant ajouté ce qu'il a voulu ; c'est ce que j'ai remarqué particulièrement dans le second volume (1). »

Du reste, cette discrétion prudente observée par Swift et ses amis n'était pas hors de propos. Le secret des lettres n'était pas plus respecté alors en Angleterre qu'il ne l'a été et ne l'est encore en beaucoup de pays. Nombre de lettres étaient ouvertes et parfois supprimées. Pope s'en plaint, tout en s'en moquant. « Mylord Peterborowgh a pensé mourir, et garde encore la chambre : il parle toujours de vous avec beaucoup d'amitié, et il vous a écrit deux lettres que vous n'avez point reçues ; ce qui l'a déterminé à ne plus prendre l'inutile peine de vous écrire. Je doute d'autant moins que vous n'ayez cette obligation aux commis de la poste, que la même chose nous est arrivée plus d'une fois, tant à lui qu'à moi. Que ce malheur néanmoins ne

(1) *Lettre de Swift à Pope*, 17 nov. 1726.

vous empêche pas de m'écrire : des gens de bien ne doivent pas craindre qu'on sache ce qu'ils pensent ; et je permettrais volontiers aux commis de la poste d'envoyer tout ce que j'écris à Curl, si la plupart des choses que j'écris n'étaient pas trop stupides (1).

Note D.

A l'appui de ce que j'ai dit du caractère de certains articles du testament de Swift, voici deux des *item* humoristiques de ce testament :

Item. Je lègue au révérend Robert Grattan, prébendier de Saint-Audoen, le tire-bouchon en or qu'il m'a donné, ainsi que mon coffre-fort à la condition toutefois de ne permettre qu'à son frère, le docteur Grattan, de se servir de ce dernier objet, celui-ci en ayant plus souvent l'occasion.

Je lui lègue en même temps un de mes chapeaux de castor.

Item. Je lègue à M. John Grattan, prébendier de Cloumethan, la boîte d'argent dans laquelle le diplôme qui me conférait le droit de bourgeoisie de la cité de Cork, m'a été offert. Je désire que le susdit Grattan mette

(1) *Lettre de Pope à Swift*, 1732.

dans cette boîte le tabac en corde qu'il mâche continuellement.

Note E.

Je ne puis résister au désir de répondre, au moins dans une note, à quelques-unes des attaques formulées par Thackeray contre l'illustre romancier dans son livre si intéressant, du reste, des « *Humoristes anglais* ».

Thackeray reproche à Swift son dégoût du monde en général et de l'Irlande en particulier à propos d'une lettre à Bolingbroke où le grand pamphlétaire dit être destiné à mourir dans le pays qu'il habite malgré lui, en enrageant comme un rat empoisonné dans son trou *in a rage, like a poisoned rat in a hole* (1); et cela quand les hommes d'état les plus éminents, les plus grands poètes du jour, le couvraient d'applaudissements et rendaient pleinement justtice à son génie.

Quoi qu'en puisse penser le critique humoriste, Swift me semble ici fort excusable. Son parti ruiné, lui relégué en Irlande, c'est-à-dire loin de la vie active, ses amis disgra-

(1) Thackeray, *The English Humorists*, p. 40.

ciés et impuissants, le spectacle de ce qui se passe en Angleterre et qu'il déplore, tout cela remplit son cœur d'amertume. Le polémiste ardent, le politique homme de parti, se réveille, et il maudit l'inaction dans laquelle se consume sa vie, l'impossibilité où il se trouve de passer la mer pour « voler, comme il le dit, au secours de ses amis afin de les aider, pour peu que la chose soit faisable, à chasser les verrats du Jardin ». Toute la lettre de Swift, pour qui sait la lire, est la traduction de ce désir et de l'amer sentiment de l'impuissance à laquelle le condamne son séjour en Irlande, loin du théâtre des luttes dans lesquelles il s'est montré un si vaillant athlète. On ne lira pas, du reste, sans intérêt les lignes où le grand doyen exprime, et son indignation des nouveaux moyens de gouvernement qu'il voit mis en usage par ses adversaires et son désir de faire brèche dans l'œuvre de ses ennemis ou, tout au moins, de troubler leur tranquillité par quelque vive et retentissante attaque.

« J'ignore si l'on n'invente pas de nouveaux tours en politique, comme on fait au jeu ; mais j'imagine que sous votre ministère, vous n'auriez jamais permis qu'un Acte fût approuvé par la Chambre des communes, uni-

quement parce que vous auriez su que cet Acte serait rejeté à la pluralité des suffrages dans la chambre des seigneurs. C'est cependant ce qui vient d'arriver relativement au Bill destiné à exclure du Parlement ceux qui sont trop ouvertement aux gages du ministère. Il semble que la corruption, comme l'avarice, ne connaît plus de bornes. J'ai été à même, plus que personne, d'étudier votre plan d'administration, et je l'ai comparé à celui qui a régné pendant seize années d'une profonde paix, et qui a endetté la nation de sept millions de livres sterling. Un système politique suivant lequel un sot peut gouverner douze ans de suite est sûrement quelque chose de merveilleux. Si l'on me fâche, je passerai en Angleterre et j'irai prendre le dictateur à la charrue.....

Il y a cinq ans j'ai fait bâtir un mur : mon grand plaisir était d'être présent à l'ouvrage, et de voir détruire par mes gens ce que les maçons ne faisaient pas à mon gré: J'ai aussi vu un singe qui se divertissait à jeter tous les plats d'une cuisine par terre, uniquement pour entendre le bruit qu'ils faisaient en tombant. Je voudrais bien que vous me procurassiez un pareil divertissement. Mais vous pensez, comme je le fais moi-même, qu'il

est temps que je prenne congé du monde; et je vous assure que ce serait mon avis et je le ferais en effet, si je pouvais en trouver un meilleur avant de passer dans le plus excellent de tous *et ne pas mourir ici en enrageant comme un rat empoisonné dans son trou* (1).

Un autre reproche que Thackeray fait à Swift, c'est de détester les enfants et de tenir pour ce qu'il y a de plus méprisable au monde un pauvre curé chargé d'une nombreuse famille. Il va même, à propos de la *Modeste proposition pour empêcher les enfants pauvres en Irlande d'être à charge à leurs parents ou à leur pays et de les rendre utiles au public*, jusqu'à le comparer à un ogre, « *M. Dean*, dit-il, *enters the nursery with the tread and gaiety of an ogre* » (2).

Pour le premier grief, il paraîtra médiocrement fondé si l'on veut bien se reporter à une lettre de Swift (3) où il est parlé du fils de milord Oxford (4). Cet enfant avait été

(1) *Lettre à Bolingbroke*, 1720.
(2) Thackeray, *The English Humorists*, p. 32.
(3) *Lettre à Pope*.
(4) Le fils aîné, je pense, du Grand Trésorier, qui avait épousé la fille unique du duc de Newcastle.

emporté par la maladie peu de temps après sa naissance. Cependant Swift, ignorant cette mort, avait écrit au lord pour le féliciter de l'heureux événement qui lui donnait un héritier ardemment désiré; « mais avant que ma lettre pût lui parvenir, dit le doyen, j'aurais voulu qu'elle fût au fond de la mer; l'affliction que sa grandeur a ressentie ne saurait être plus vive que la mienne. N'est-ce pas une chose cruelle que nos curés de village soient surchargés d'enfants, pendant qu'une noble famille s'éteint faute d'un seul héritier pour la continuer. » Il y a là, ce me semble, de la part de Swift, autant de pitié pour les pauvres curés que de commisération pour le lord son ami. Et pour ce qui est de la « *Modeste Proposition* », ne voit-on pas que l'âpreté, la force de la satire ressort principalement de ce contraste de la tendresse qu'inspire ordinairement l'enfance avec le nouvel usage auquel la fait servir la misère des pauvres Irlandais?

Mais où Thackeray déploie contre Swift une hostilité véritable, c'est quand il le prétend dépourvu de tout sentiment religieux. Swift n'aimait pas, paraît-il, à s'afficher dans l'exercice de ses devoirs envers Dieu; il priait souvent seul et faisait accomplir aux personnes

de sa famille leurs exercices de piété discrètement et sans ostentation. Thackeray le lui reproche amèrement. L'amitié du doyen pour Pope et pour Bolingbroke, ses relations familières avec eux lui sont imputées à crime, etc. Mais, pour Thackeray, la preuve la moins équivoque de l'irréligion de Swift, c'est le conseil qu'il donne à Gay de se faire d'église et d'obtenir un évêché. L'idée de Gay devenant évêque ne laisse pas d'avoir quelque chose de choquant; mais au vrai, je doute que le conseil ait été sérieusement donné. C'est à la fin d'une lettre à son ami que nous trouvons jeté cet avis qui pourrait bien n'être qu'une simple boutade, l'objet évident de la lettre étant d'inviter Gay à se faire recommander au vice-roi d'Irlande afin d'obtenir quelque emploi civil ou d'être choisi comme secrétaire. « Je voudrais (1), continue le doyen, pouvoir faire pour vous quelque chose de plus que vous estimer et vous aimer. Je vous laissai dans une situation assez favorable : les ministres d'alors vous voulaient du bien, et ceux qui leur ont succédé n'étaient pas vos ennemis ; malgré cela, par un excès de probité, ou faute d'un peu de prudence *sub-*

(1) *Lettre à Gay*, janvier 1723.

luaire, vous avez trouvé moyen de n'être protégé par aucun d'eux. Ayez soin de votre santé et de votre argent; soyez moins modeste et plus actif; ou bien faites-vous d'Eglise, et attrapez un évêché en Irlande : plût à Dieu que tous les prélats qu'on nous envoie fussent comme vous ! »

Le peu de sérieux attaché par Swift à ce conseil apparaîtra mieux encore, ce me semble, si on rapproche les lignes de la lettre où il est comme jeté en finissant, d'une plaisanterie ironique du doyen que je vais rapporter ici. Après l'avènement de la maison de Hanovre, les aspirants à l'épiscopat qui étaient dans les principes du clergé inférieur furent constamment préférés, et lorsque les ministres se voyaient obligés de nommer un évêque sans trop regarder à ses mérites, ils l'envoyaient en Irlande. Quelqu'un se plaignant de ces choix en présence du doyen : En vérité, dit Swift, il y aurait injustice à blâmer la cour qui a sûrement choisi des hommes d'une rare perfection au point de vue de la science et de la morale ; mais ces prélats, obligés de traverser les bruyères d'Honslow (1)

(1) Les brigandages qui se commettaient aux bruyères d'Honslow, presque aux portes de

pour venir prendre possession de leur évêché, ont été assassinés et dépouillés par des voleurs qui se sont emparés de leurs titres et de leurs

Londres, sont un des traits les plus curieux de l'histoire sociale du XVIIIe siècle en Angleterre. Rien de moins sûr que la bruyère d'Honslow qui avait sous ce rapport la réputation qu'on a connue longtemps à la forêt de Bondy des environs de Paris. Mais il y avait quelque chose de plus original et spécial dans le lieu mal famé voisin de Londres. Outre les voleurs de profession, il n'était pas absolument rare que des Anglais appartenant à la classe aisée, des gentilshommes même, se rendissent à la bruyère pour faire concurrence aux gens du métier. Quand une voiture, une chaise de poste, arrivait, que les héros de grand chemin supposaient de bonne prise, ils poussaient leurs chevaux, arrêtaient le véhicule et mettaient le pistolet sur la poitrine des voyageurs avec le cri habituel, *stand and deliver*. Argent, or, montres, bagues, tabatières, tout leur était bon Ils en étaient arrivés à ce degré d'audace d'afficher sur les murs des quartiers aristocratiques de Londres, que les habitants de ces quartiers n'eussent pas à se mettre en route pour leurs terres sans être bien pourvus de guinées sous peine de vie. Horace Walpole, dans ses *Lettres à la comtesse d'Ossory*, nous apprend qu'une dame de ses amies portait de fausses pièces d'or en prévision de ces inévitables vols. Quelques-uns de ces

robes et sont venus se faire sacrer à leur place.

Mais ce qui me fait surtout penser qu'on ne saurait accueillir sans protestation cette accusation d'irréligion, à mon avis trop légèrement formulée contre le doyen de Saint-Pa-

voleurs de grand chemin jouissaient d'une véritable célébrité que leur valaient et leur audace et une sorte de galanterie ou d'originalité dans leur façon de faire. Plusieurs ne dépouillaient leurs victimes qu'avec force excuses et politesses. Un certain Claude du Val, après avoir volé une dame, la fit descendre de sa chaise de poste et l'invita à danser un menuet, ce qu'elle dut faire. Ajoutons que les exploits de Dick Turpin, de Delany, de Hawkes qui finirent par se faire prendre et pendre, sont restés légendaires dans la Grande Bretagne.

J'ai dit plus haut que des gentilshommes ne dédaignaient nullement les expéditions contre les chaises de poste ou tout autre équipage. Il y a plus : parmi ces combattants de grand chemin, on trouve un évêque. Il paraît que le lord évêque Twysden de Raphoe, de la famille de ce nom, fut tué sur la bruyère d'Honslow, revêtu d'un déguisement et un masque sur le visage. Pour éviter le scandale, on prétendit qu'il s'était trouvé subitement malade et avait été transporté dans une maison voisine où il n'avait pas tardé à expirer. Le métier était en effet périlleux, tout le monde n'était pas d'humeur à se laisser dé-

trick par l'éminent auteur des *Humoristes Anglais*, c'est qu'outre l'attachement sincère que Swift montre dans ses lettres à la religion révélée et le respect qu'il témoigne toujours pour les principes du christianisme, son biographe le plus impartial, le plus exact et le plus illustre, sir Walter Scott, dans la notice placée en tête de la grande édition des œuvres de Swift, rend sur ce point au doyen

pouiller sans résistance, ainsi que le montre une aventure arrivée à lord Berkeley. Le noble lord, plusieurs fois rançonné, avait juré qu'on ne l'exploiterait plus. Comme il revenait en voiture, ayant dîné chez un ami, et qu'il traversait la bruyère, ses pistolets dans ses poches, un habitué de la grande route s'approche et lui demande la bourse ou la vie, ajoutant qu'il le tient, bien qu'il se soit vanté de ne plus se laisser voler. Ce ne serait pas encore pour cette fois, dit lord Berkeley en mettant sa main dans sa poche, sans ce satané coquin qui me regarde par-dessus votre épaule. Le brigand surpris se retourne pour voir si, en effet, il n'y avait personne derrière lui, et le lord, sortant son pistolet de sa poche, le decharge sur le voleur et le tue. Sir Granley Berkeley (1) a raconté cette aventure un peu différemment quant aux détails ; mais le fond de l'histoire est le même.

(1) *My life and recollections* by the Hon. Grantlev Berkeley.

la plus complète justice. « Il possédait au plus haut degré, dit Walter Scott, la première de toutes les qualités pour un ecclésiastique, une foi sincère et fervente dans les doctrines du christianisme. Pendant sa vie on en a douté à cause des plaisanteries du *Conte du Tonneau* et parce qu'il portait la haine de l'hypocrisie à un excès blâmable. A Londres, il se levait de grand matin pour assister à l'office sans être remarqué ; et, à Dublin, ce ne fut qu'après six mois de résidence chez le doyen, que Delany découvrit qu'il lisait régulièrement les prières à sa famille. Il n'était pas moins regulier dans ses dévotions particulières. Il avait pour oratoire un petit cabinet où on le vit prier avec ferveur quand son état de santé rendit nécessaire qu'on le surveillât de près. Quand ses facultés, et particulièrement la mémoire, commencèrent à s'affaiblir, il demandait souvent s'il avait été dans son cabinet pendant la journée, et, quand on lui répondait affirmativement, il paraissait soulagé de la crainte d'avoir négligé ses exercices de piété... Pénétré des vérités que par état il devait enseigner, il remplissait ponctuellement les devoirs publics attachés à la dignité ecclésiastique dont il était revêtu... Ses sermons que l'on a conservés, démentent la criti-

que qu'il en faisait lui-même, en prétendant qu'il ne savait prêcher que des pamphlets. Les sermons de Swift sont une suite de raisonnements fort solides, présentés dans ce style clair, simple et précis qui caractérise tous ses écrits en prose. On y trouve à la vérité le cachet de son humour, mais il ne s'écarte jamais des convenances. Considérant la puissance de la chaire comme très importante pour l'église, il assistait à tous les sermons prêchés dans sa cathédrale par de jeunes prédicateurs, et ne manquait jamais de prendre note des expressions qui lui paraissaient trop obscures pour un auditoire ordinaire. Dans sa *Lettre à un ecclésiastique*, il appuie sur ce défaut commun à tous les jeunes prédicateurs. D'autres remarques excellentes, contenues dans cette lettre, prouvent que non seulement Swift appréciait la dignité de son ordre, mais qu'il la faisait surtout reposer sur l'accomplissement régulier des devoirs qu'il impose. »

Est-ce là le fait d'un incrédule ou d'un impie ? Nous nous refusons à le croire.

LES MÉDECINS

DU ROMAN DE

GIL-BLAS

A PROPOS DU PRÉTENDU PLAGIAT
DE LE SAGE

I

L'HOMME semble doué d'une double nature : l'une, changeante, toujours mobile, variant avec l'individu, avec le climat, avec l'époque; l'autre, constante, au contraire, et presque immuable. Il est des romanciers qui s'attachent à l'étude des particularités de l'heure présente, des ridicules ou des passions du jour, et qui trouvent dans cette étude, si elle est faite avec le talent d'observation nécessaire, un succès mérité, mais ayant seulement la durée passagère

de ces mœurs, de ces fantaisies, de ces passions d'un jour : demain, ils seront oubliés. Il est des écrivains, au contraire, qui, sans négliger la peinture des mœurs du jour, ont été plus avant dans leur étude : ils ont pénétré au delà de cet homme extérieur variable qu'on ne reconnaîtra plus demain ; ils se sont adressés à la nature profonde et éternelle de l'homme. C'est là ce qu'ils ont peint, et c'est ce qui fait qu'ils ne lassent jamais l'admiration. Lus aujourd'hui pour l'actualité de certaines particularités de leur récit, ils le seront encore tant que sera entendue la langue dans laquelle ils ont écrit, pour leur juste observation de la nature humaine.

Qu'on ne s'y trompe pas du reste, sous cette forme légère, si merveilleuse pourtant du roman et si propre à tout comprendre dans sa trame complexe, les écrivains dont je parle sont après tout des moralistes.

Nous allons nous occuper d'un de ces romanciers moralistes qui, comme il arrive si souvent, était aussi un satirique.

II

Un écrivain a eu l'heureuse et singulière fortune de voir le roman qui fait sa gloire revendiqué comme original par la nation chez laquelle il a placé les aventures de son héros, déroulant à nos yeux charmés les multiples accidents de la vie humaine en des scènes si naturelles, si variées et offrant un tel caractère de vérité qu'on a pu dire qu'il s'agissait là non pas de roman, mais d'histoire (1). C'est de Le Sage et de son admirable roman de Gil Blas que j'entends parler ici.

Parmi les écrivains ayant contesté à Le Sage la paternité de son roman, le plus

(1) M. Jules Simon.

connu, et aussi un des plus ingénieux à soutenir cette thèse, est un prêtre romancier, le père Isla, qui a traduit *Gil Blas* en espagnol sous ce titre de bravoure tout castillan : *Les aventures de Gil Blas de Santillane volées à l'Espagne par M. Le Sage, restituées à leur patrie et à leur langue naturelles par un Espagnol zélé qui n'entend pas qu'on se moque de sa nation.* Cette traduction, bien faite et très répandue, est ordinairement précédée, en avant-propos, de la dissertation où le patriote traducteur développe ses arguments touchant le caractère autochtone du célèbre roman, en s'appuyant sur des vues plus ingénieuses que réellement convaincantes.

Tout le plan d'attaque du père Isla repose sur la citation d'un mauvais article d'un dictionnaire biographique dont il surfait la valeur et vante outre mesure les auteurs inconnus. De cet article je vais reproduire

ici le passage qui nous intéresse : « A. René Le Sage, né à Ruis en Bretagne, mourut à Boulogne-sur-Mer. Son premier ouvrage fut la traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Ensuite il apprit l'espagnol et goûta beaucoup les auteurs de cette nation, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu beaucoup de succès. » Suit l'énumération de tous les ouvrages de Le Sage ; après quoi l'anonyme ajoute : « cet auteur avait peu d'invention ; mais il avait de l'esprit, du goût, l'art d'embellir les idées des autres et de se les rendre propres. » C'est cette dernière phrase qui fournit au père Isla le prétexte de sa revendication, le trop ingénieux Jésuite se targuant encore de ce fait que, par une confusion fort ordinaire chez les auteurs de dictionnaires, les biographes anonymes de Le Sage mentionnent Gil Blas parmi les traductions ou imitations de l'espagnol.

Malheureusement on ne connaît pas d'auteur espagnol à qui attribuer Gil Blas.

Cela va-t-il arrêter le zélé patriote? nullement. Il suppose tout simplement que Le Sage s'est vu confier un manuscrit que son auteur ne pouvait, sans risquer d'être poursuivi, publier en Espagne, ou, mieux encore, que le roman de *Gil Blas*, demeuré entre les mains de quelques collectionneurs curieux comme un écrit anonyme d'un lettré inconnu, aurait été utilisé par Le Sage ainsi que cet auteur avait fait de plusieurs nouvelles espagnoles. Et cela admis, voyez les arguments produits contre le romancier français.

Les peintures faites par Le Sage de l'état intérieur de l'Espagne, les portraits si vrais des politiques espagnols, le caractère du duc de Lerme, celui de comte-duc d'Olivarès si bien dépeints, sont pour le père Isla une preuve flagrante de plagiat. A son avis, un écrivain espagnol et un

écrivain espagnol seul, était capable de retracer avec une semblable fidélité le tableau politique de l'Espagne sous les deux successeurs de Philippe II, et les défauts et les qualités des hommes d'état qui ont occupé à cette époque le poste de premier ministre ou gravité autour de ces soutiens de la monarchie espagnole, déjà ébranlée et chancelante.

Dans un autre ordre d'idées, si le romancier décrit avec précision les pérégrinations de son héros, cette précision, cette connaissance parfaite des villes et des villages espagnols est pour le critique une preuve de l'indigénat du véritable auteur ; si maintenant, au contraire, on relève une de ces inadvertances de lieux naturelle à un étranger, nouvel argument : cette fois, l'erreur est volontaire, et c'est pour égarer le lecteur et dissimuler son larcin que le romancier fera voyager son héros de tel endroit à tel autre

sans passer par Madrid, comme il était nécessaire.

C'est après la sortie de Gil Blas de la tour de Ségovie, à son voyage dans les Asturies, que Le Sage commet l'erreur dont le critique espagnol parle de la triomphante façon, que nous verrons tout à l'heure. L'ancien secrétaire du duc de Lerme a touché l'argent mis en dépôt par Scipion chez Salero, l'orfèvre dont Gil Blas devait épouser la fille, et il quitte Madrid pour se rendre à Oviédo en compagnie de son fidèle et avisé valet. « Nous partîmes en effet bientôt tous deux, dit Gil Blas, dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduite par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Henarès, et le second à Ségovie, d'où, sans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordesilas, je gagnai Pegnafiel sur le Duero, et le lendemain Vallado-

lid. » Voici maintenant les réflexions que ces quelques lignes suggèrent au jésuite romancier (je traduis littéralement) : « Les muletiers, même les plus ignorants d'Espagne, savent que Alcala par rapport à Madrid est à l'opposé des Asturies et de Ségovie, et que, par conséquent, il était nécessaire de repasser par Madrid ou par ses environs pour coucher la seconde nuit à Ségovie. Ajoutez à cela que de Alcala à ladite ville de Ségovie il y a pour le moins vingt lieues, et un long défilé à traverser. Il n'est pas vraisemblable qu'il se trouve en Espagne un loueur, et moins encore un conducteur de mules, assez peu ami de ses bêtes pour consentir à les exposer à la fatigue de faire en un jour un trajet qui ne peut que difficilement s'accomplir en deux. De là il suit qu'aucun manuscrit espagnol, et surtout un manuscrit de la valeur de celui dont il est ici question, n'a pu induire l'auteur français en

une aussi grossière et monstrueuse erreur, et que celui-ci par conséquent est bien l'auteur original du roman de Gil Blas. Mais dites-moi, très vénéré seigneur lecteur, M. Alain Réné (ce sont les prénoms de Le Sage) n'a-t-il pu commettre cette erreur de propos délibéré pour cacher son larcin ? Croyez-vous qu'il n'y ait que Cacus, la divinité protectrice des voleurs, pour faire preuve d'habileté dans l'invention de certains artifices propres à cacher aux chercheurs curieux ses vols ingénieux et subtiles ? non, seigneur : cette habileté, tous les voleurs de bourses et tous les plagiaires de livres la possèdent plus ou moins. Et puisqu'il en est ainsi, jugez si M. Le Sage, dont le talent à s'assimiler les idées des autres nous est tant vanté, n'a pas commis à dessein une aussi flagrante erreur afin de mieux cacher son jeu, et laisser ainsi plus complètement son plagiat dans l'ombre. »

Voilà l'argument : il est spécieux, mais ne saurait nous convaincre.

Un autre écrivain espagnol, auteur d'une histoire de l'inquisition d'Espagne, le chanoine Llorente, a également contesté à Le Sage la paternité de son roman. Il a fait plus, prétendant attribuer à Antonio de Solis la composition de cet inimitable chef-d'œuvre. Pour ce qui est de la raison invoquée, on ne la trouvera pas péremptoire : elle tient, en effet, quelque peu de la divination. Llorente aurait reconnu le véritable auteur de Gil Blas à ce trait que parmi les trente-cinq écrivains espagnols remarquables ses contemporains, Solis est celui qui par la nature particulière de son esprit était certainement le plus propre à composer ce merveilleux roman. Le manuscrit ayant servi à la traduction de Le Sage aurait été apporté d'Espagne par le père de l'abbé Jules de Lyonne qui l'aurait légué au romancier français.

Mais je n'insiste pas. On ne trouve en tout cela que suppositions et affirmations. Ajoutons qu'il convient de juger de plus haut un débat dans lequel les adversaires de Le Sage n'ont jamais produit que des arguties.

Une circonstance, en effet, méritant d'être invoquée et qui aurait dû retenir les critiques dans l'accusation de plagiat portée contre Le Sage, c'est le caractère essentiellement français de sa composition. Dans la langue, dans l'esprit, rien de la façon des romanciers espagnols. Comme l'a très bien remarqué un éminent écrivain anglais (1), la langue espagnole est une langue de proverbes et d'un humour tout particulier, absolument différente de celle de Le Sage. Que l'on compare les portraits si déliés, si naturels des personnages de Gil Blas avec les créations de

(1) Bulwer in *Caxtoniana,* éd. Tauchnitz.

Quevedo par exemple : rien de semblable ; de même pour les récits et les descriptions.

Les façons de dire sont toutes différentes, comme sont distincts les génies des deux langues. Chez Le Sage, le naturel, la finesse, la rapidité : un mot parfois lui suffit à peindre. Chez les Espagnols au contraire, tout est image, comparaisons et grossissement. Prenons le *Gran Tacano* de Quevedo (1) et écoutons le héros du roman raconter le régime auquel un pédagogue chez lequel on l'avait placé, Cabra, soumettait ses pensionnaires.

« Le licencié Cabra s'approcha de la table et dit le bénédicité ; on apporta dans des écuelles de bois un bouillon si clair, que Narcisse, en voulant le boire, eût couru plus de dangers qu'à la fontaine ; et tout aussitôt chaque convive mit ses doigts

(1) Le roman de Quevedo parut tout d'abord avec ce titre : *Historia de la vida del Buscon, llamado don Pablos.*

décharnés à la nage, à la recherche de quelques pois chiches, orphelins et solitaires, égarés au fond des écuelles.. alors entra un jeune domestique demi-fantôme et si desséché, qu'il semblait que la viande qu'il apportait eût été enlevée sur lui-même. Un seul navet errait à l'aventure autour du plat. Comment ? des navets ! dit le maître ; il n'y a pas pour moi de perdrix qui vaille ce légume ; mangez, mes amis, je suis joyeux de vous voir à l'œuvre. Il partagea la viande entre tous en si petite quantité, que tout fut consommé par les ongles et les dents creuses, et les entrailles des convives restèrent excommuniées. » Et plus loin : « Au bout de quelques jours, Cabra changea notre ordinaire : on l'avait appelé juif, et, pour prouver le contraire, il ajouta au pot-au-feu un morceau de salé. Il avait pour cela une petite boîte de fer blanc percée de trous comme une poudrière ; il l'ouvrait, l'emplissait de salé et la suspen-

dait dans la marmite, afin qu'il s'échappât quelque peu de jus par les trous et que le salé pût rester pour un autre jour. Il lui sembla par la suite que ce mode en usàit beaucoup, et il se contenta de faire voir le salé à la marmite (1). » Dans les portraits, même manière : un hypocrite, don Cosme, a un rosaire dont les grains sont gros pour le moins comme des oranges. Un maître d'armes est ainsi représenté : Il avait un chapeau rabattu en forme de parasol, un plastron de buffle sous un pourpoint déboutonné et garni de rubans. Ses jambes étaient cagneuses comme celles de l'aigle impériale ; son visage était traversé d'estafilades ; sa barbe, fourchue ; ses moustaches s'allongeaient en fuseau. Joignez à cela une dague garnie de plus de grilles et de plus de traverses qu'un parloir de nonnes.

(1) *Histoire de don Pablo de Ségovie*, etc., trad. A. Germon de Lavigne.

Un autre écrivain, grand seigneur espagnol, Hurtado de Mendoza, qu'on pourrait appeler le père du roman picaresque, le spirituel auteur de *Lazarille de Tormès*, a nombre de portraits absolument semblables; mais je crois inutile d'insister. Les quelques passages de Quevedo que nous venons de citer suffisent de reste à marquer le caractère de la langue et la manière des romanciers espagnols: tout cela est grossi, forcé, tout en images et en relief violent.

Ce qui frappe, au contraire, dans le récit de Gil Blas, c'est ce ton si juste qui fait qu'on croirait lire de véritables mémoires; c'est la simplicité des termes employés, la clarté et la sobriété de la langue; c'est aussi le naturel des choses. Tout ce qu'on trouve dans ces pages a été vu, tout a été vécu. On voit Gil Blas, on l'entend; on l'a connu, on le connaît, on le rencontre. Tous les personnages qui sont en rapport avec lui, et qu'il nous montre,

ont le même degré de vérité, d'intense réalité vivante. Chaque caractère se développe comme il doit évoluer en effet. On sent que le personnage qui agit devait agir comme il le fait, et non autrement. C'est vrai comme la vie et c'est plus vrai que la vie. On peut se rendre compte de cette vérité en comparant les personnages que Le Sage a pris comme modèles avec les types qu'il a créés et fait vivre dans son roman; et c'est du reste ce que nous aurons occasion de faire tout à l'heure.

Il faut bien remarquer aussi que les mœurs du roman de *Gil Blas* sont les mœurs de la société française au XVIIIe siècle. Tous ces seigneurs spirituels, légers et galants; tous ces jeunes gentilshommes étourdis, prodigues et libertins qui vont se ruinant au profit d'intendants fripons, en compagnie d'actrices de mœurs plus que légères; ces seigneurs jouant et festoyant la nuit, dormant la moitié du jour, et se

battant au sortir du lit : tout cela, c'est la France du XVIIIe siècle. Il n'est pas jusqu'à tel personnage plus sérieux, comme la savante marquise de Chaves, qui ne rappelle ces salons d'esprit si fort en l'honneur à cette époque. Les médecins sont également des médecins français, costume, ton, allures, ainsi que nous le verrons plus loin. Et les auteurs ? comme ils sont bien de leur temps et de leur pays ! et comme c'est bien là ce monde de mœurs singulières et libres que les mémoires nous font connaître sous un si curieux aspect. Le financier, lui aussi, n'est-il pas le vrai financier français du XVIIIe siècle, le traitant, avec ses variétés comprenant le parvenu spirituel qui se ruine généreusement, de bonne humeur et le sot sombrant aussi, mais sans grâce, bafoué et moqué par les ironiques parasites qui consentent dédaigneusement à s'asseoir à sa table ? Non, tout cela n'est pas l'Espagne : c'est la France sous le

manteau espagnol, et cela, avec un caractère si nettement humain, si universel et, dans son universalité, si frappant de vérité que la nationalité n'est après tout qu'un trait perdu dans cette admirable peinture de l'homme.

Non seulement Le Sage a reproduit dans son merveilleux roman la société française du XVIIIe siècle, mais comme font fréquemment les romanciers de nos jours, il s'est servi d'aventures dont les héros étaient parfaitement connus. C'est ainsi que le jeune secrétaire du duc de Lerme, que Gil Blas est appelé à remplacer, don Valério de Luna, a précisément les mêmes aventures et la même fin que la chronique scandaleuse du temps prête au fils de Ninon de l'Enclos parfaitement reconnaissable aussi dans le roman sous les traits du personnage d'Inésile. Je cite au hasard cet épisode; mais il serait facile d'en trouver d'autres rappelant des histoires et des

drames fort courants dans les conversations des contemporains de Le Sage.

Est-ce à dire que l'illustre romancier n'ait rien emprunté à la littérature espagnole ? C'est ce que je me garderais bien de prétendre. Outre plusieurs nouvelles intercalées et aussi quelques courts récits épisodiques qu'on peut revendiquer à juste titre comme appartenant au génie espagnol et parfois tirés de nouvelles ou de pièces connues, il est certain que les scènes d'amour si amusantes du jeune barbier Diégo de la Fuente et de la belle Margeline sont entièrement extraites du *Marcos de Obregon* de Vincente Espinel, auquel Le Sage a également emprunté son avant-propos si connu où il est question de deux étudiants dont l'un découvre, à son grand avantage, le sens de la mysté-

rieuse inscription que l'autre n'avait pas su pénétrer :

CI-GIT L'AME DU LICENCIÉ
PEDRO GARCIA.

Mais ces emprunts, nous les rencontrons partout, et l'on sait tout ce que le XVIIe siècle a pris aux anciens ; ce que Pierre Corneille a tiré des tragiques espagnols, sans qu'un reproche lui ait été adressé. J'ajouterai même, si l'on veut, que Le Sage n'a pas borné ses imitations à la littérature espagnole (1). Mais ce qu'il prend,

(1) En lisant les aventures de Gil Blas dans la caverne, les personnes un peu familières avec la littérature de l'antiquité pensent involontairement au pauvre Lucius de l'*Ane d'or*, emmené, lui aussi, par des voleurs. Dans les deux romans, l'idée première et les péripéties sont semblables. L'épisode de *Gil Blas* auquel je fais allusion a été évidemment suggérée (au moins en partie) à Le Sage par les infortunes de Lucius dans le conte milésien plus que libre sur lequel Apulée et Lucien ont exercé leur verve.

le grand romancier le transforme de telle sorte que l'emprunt disparaît, tant le sujet a été merveilleusement manié à nouveau et pétri de main d'artiste. C'est la pierre, trouvée sous les pieds, aux contours rappelant vaguement la figure humaine et qu'un sculpteur habile façonne, faisant oublier l'informe représentation grotesque qui a pourtant été le point de départ du type idéal et parfait que nous aimons à contempler. De ces transformations dans lesquelles excelle l'habile écrivain, je veux citer un simple exemple que je ne prendrai pas dans Gil Blas, mais dans le *Diable boiteux*, ce qui ne saurait rien enlever à sa valeur.

Ceux qui ont lu l'*Histoire comique de Francion* se rappellent cet épisode où une folle fille de l'époque conduit à l'église et fait assister à un sermon sur la chasteté un de ses poursuivants d'occasion. Celui-ci, assez étonné et découragé, s'ima-

gine que ses peines et ses avances sont perdues; mais il n'en est rien, et la bonne pièce le détrompe. Le prédicateur, dit-elle, a fait ses affaires, allons faire les nôtres.

Voilà la scène, qui ne laisse pas d'être un peu choquante (1): voyons maintenant ce que Le Sage en a su tirer.

Cette fois, il ne s'agit plus d'une fille de joie, mais d'un capitaine peu muni d'espèces, comme c'est l'ordinaire chez les militaires espagnols à cette époque, et qui, de-

(1) Ce n'est pas que les filles du métier de l'héroïne de Sorel n'allient assez fréquemment les pratiques religieuses au libertinage, mais pas de cette façon. Cervantès, qui dans plusieurs de ses *Novelas ejemplares* nous dépeint le monde interlope d'Espagne, est bien plus près de la vérité quand il fait mettre des cierges à divers saints par sa Gananciosa et son Escalante. Voy. *Riconete y Cortadillo.* — Colleccion de los mejores autores españoles, t. II, p. 86.

vant se rendre en Catalogne où son régiment est commandé, a besoin, pour s'équiper, d'une certaine somme d'argent. En telle situation, le recours aux usuriers est indiqué; aussi le brave officier ne manque-t-il pas de s'adresser à un de ces vampires détestés, mais nécessaires. Dans la circonstance, le personnage doux et béni en apparence, mais, comme tous ses pareils, au fond impitoyable, exige, pour un prêt réel de trois cent quarante ducats, une reconnaissance de mille. Le capitaine se récrie tout naturellement, rompt les pourparlers; cependant ne trouvant pas ailleurs, il revient le lendemain, décidé à accepter les conditions de l'usurier, le seigneur Sanguisuela, qui précisément sort de chez lui pour aller entendre la messe. Le capitaine invite notre homme à rentrer dans son logis afin de lui compter l'argent dont il a besoin; mais celui-ci s'y refuse, alléguant l'habitude qu'il a contractée de remplir

chaque jour ses devoirs religieux avant de traiter aucune affaire, habitude à laquelle il entend bien ne manquer jamais. « Quelque impatience qu'eût l'officier de toucher son argent — et, ici, je cite textuellement — il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela, il s'est armé de patience, et même comme s'il eût craint que les ducats ne lui échappassent, il a suivi l'usurier à l'église. Il a entendu la messe avec lui ; après cela, il se préparait à sortir ; mais Sanguisuela, s'approchant de son oreille, lui a dit : un des plus habiles prédicateurs de Madrid va prêcher, je ne veux pas perdre son sermon. Le capitaine, à qui le temps de la messe n'avait déjà que trop duré, a été au désespoir de ce nouveau retardement; il est pourtant encore demeuré dans l'église. Le prédicateur paraît et prêche contre l'usure. L'officier en est ravi, et, observant le visage de l'usurier, il dit en lui-même : Si ce juif pouvait se laisser toucher, s'il

me donnait seulement six cents ducats, je partirais content de lui. Enfin le sermon fini, l'usurier sort. Le capitaine le joint et lui dit : Eh bien, que pensez-vous de ce prédicateur ? ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force ? pour moi, j'en suis tout ému. — J'en porte même jugement que vous, répondit l'usurier, il a parfaitement traité sa matière ; c'est un savant homme ; il a fort bien fait son métier, allons-nous-en faire le nôtre... »

Comme le trait est plus juste et plus naturel, plus en situation, si l'on veut. Si les filles légères hantent peu les églises, les avares et les usuriers n'y sont pas rares. Pour eux, les trésors spirituels sont encore des trésors et le ciel ne se nomme-t-il pas un héritage ? De plus, l'avarice est un vice tranquille, discret, non scandaleux, et l'avare, un homme généralement considéré que suisse au monde n'a jamais songé à chasser d'une église.

III

J'ai dit plus haut que les médecins du Gil Blas étaient essentiellement français. Ils forment la transition entre les médecins de Molière et les médecins de la fin du XVIIIe siècle. L'un d'eux surtout, le médecin devenu le type, non pas du mauvais médecin qu'on en a fait, c'est-à-dire du médecin ignorant et incapable, mais du médecin à idées préconçues et à systèmes, Sangrado, a eu un modèle sur lequel je ne comprends pas qu'on ait pu, — comme cela est arrivé à certains écrivains, — avoir la plus légère hésitation (1). Nous possédons, en effet, toutes les données nécessaires à la solution de cet in-

(1) Le nom d'Helvétius a été mis en avant par un célèbre biographe de Le Sage, Walter Scott.

téressant problème. Devançant les romanciers de l'école expérimentale, si fort en faveur aujourd'hui, Le Sage recueillait des notes documentaires. M. Zola, on le sait, a peint tel personnage de ses romans sur des données qui lui ont été fournies par des témoins, ou d'après ce qu'il avait pu voir lui-même : les mêmes gestes, les mêmes allures, les mêmes paroles se retrouvent et dans le personnage fictif et dans le personnage de l'histoire. Ainsi a fait Le Sage en maint endroit de son admirable livre, et pour son illustre Sangrado, nous avons — chose précieuse — tous les éléments, tous les documents propres à nous le faire reconnaître : Sangrado, c'est Hecquet, comme nous le montrerons plus loin.

Je me bornerai à dire, pour le moment, que le médecin Hecquet, quand on a lu sa biographie, vous fait l'effet d'un fort honnête homme : Sangrado aussi.

La création de Le Sage est une figure originale, mais pas odieuse, et certainement on a affaire avec Sangrado à un type très humain, l'expression étant prise dans sa plus large acception. On rit des théories, des idées du vieux médecin, de ses faiblesses; mais on le comprend, et surtout on ne le mésestime pas : on a pour lui de la sympathie. Il est même quelque peu permis de s'étonner de rencontrer dans la création de Sangrado un personnage qui plaise, auquel on s'intéresse, qu'on aime même, étant donné le peu de cas que faisait Le Sage et des médecins et de la médecine.

C'est une chose véritablement digne de remarque que l'acrimonie particulière avec laquelle le plus illustre des poètes comiques et le plus grand, sans contredit, des romanciers de notre plus brillante époque littéraire, Molière et Le Sage, ont poursuivi les médecins; chez l'un et chez l'autre, on sent un vrai mépris de l'art

professé par ceux qu'ils attaquent. Il y a chez tous les deux comme une querelle particulière, une rancune, un reproche de l'inanité des efforts du médecin : l'un ayant expérimenté l'impuissance de l'art, l'autre s'en moquant précisément parce qu'il pouvait s'en passer. Mais la manière de procéder des deux auteurs est différente. C'est principalement par la grosse ironie, par des peintures grotesques qu'il fait des médecins de son temps que Molière exhale sa bile. Le Sage, lui, a fréquemment un mot dur ou injurieux qu'il jette en passant et qui, plus peut-être que les bouffonneries du poète comique, témoignent du dédain qu'avait pour la médecine l'illustre historien de la vie humaine.

Les attaques de Molière sont bien connues. Tout le monde a dans l'esprit les portraits de Purgon et de Diafoirus. Les mots acerbes de Le Sage échappent da-

vantage, perdus qu'ils sont dans le courant du récit de son héros. Aussi bien quelques-unes de ces épigrammes, quelques-uns de ces mots sanglants méritent-ils d'être rappelés.

Quand Fabrice rencontre Gil Blas affublé en médecin avec le costume que nous dirons tout à l'heure, il est pris d'un accès d'hilarité. « Je le laissai s'épanouir la rate, dit le substitut de Sangrado, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis, pour garder le *decorum* dans la rue, et mieux contrefaire le médecin qui n'est pas un animal risible. »

« Le médecin parut presque aussitôt, dit encore Gil Blas qui vient de régler son apothicaire, car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai les visites qui avaient été très fréquentes, et je le renvoyai content..... lorsque je me fus défait de lui, je me crus

délivré de tous les ministres des Parques. »

Enfin, lorsque, au temps de sa disgrâce, le comte duc d'Olivares, après avoir éprouvé pendant quelque temps cette vision d'un squelette qui le poursuivait constamment, est frappé d'une attaque d'apoplexie, on appelle naturellement des médecins de Madrid ; ce qui est une nouvelle occasion pour Le Sage d'exprimer, par l'intermédiaire du fidèle secrétaire, son dédain des médecins et de la médecine : « Monseigneur tomba malade et sentant que l'affaire deviendrait sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avaient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissements ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant

on y était prévenu contre ces Messieurs! Ils avaient amené avec eux un apothicaire et un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étaient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées, en sorte qu'au bout de six jours ils réduisirent le comte duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision. »

Malgré ces traits âpres et mordants contre la médecine et les médecins, Le Sage, dans le portrait qu'il trace de Sangrado, nous le fait aimer. Sangrado a ses ridicules, ses manies, ses systèmes qui prêtent à rire, ainsi que je le disais plus haut; mais il est digne, et ses défauts ne sont, après tout, que ceux d'un honnête homme. Et, — chose essentielle dans les créations de l'i-

magination,— il vit, sa vie se développe logiquement, et nous avons dans ses aventures épisodiques la représentation exacte de ce que pouvait être la carrière d'un médecin de la fin du XVIIe siècle ou du commencement du XVIIIe. Mille traits secondaires ont un caractère d'intense réalité : c'est la vieille servante inscrivant le nom des malades qui font demander son maître et que remplacera tout d'abord Gil Blas dans son modeste emploi ; c'est Sangrado, accablé par la clientèle et se faisant suppléer par Gil Blas dans les visites qu'il peut avoir à faire aux malades du tiers-état ; c'est enfin la scène où nous sommes témoins de l'imperturbable sang-froid du vieux médecin qui, trouvant son malade mort ou mourant, attribue sans hésitation l'issue fatale de la maladie non pas à une méthode fautive, mais à la négligence du patient à suivre exactement ses ordonnances. La méthode de Sangrado est, du reste, des plus simples :

l'eau chaude bue à satiété et plus encore, et la saignée fréquente : cela pour toutes les maladies. Tous n'en meurent pas, mais beaucoup, ce qui donne à réfléchir à Gil Blas et lui fait proposer à son maître d'essayer un peu de l'antimoine et des remèdes chimiques qui, quelle que soit leur action, ne peuvent guère leur donner un résultat pire. « Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode ; cependant tous mes malades vont en l'autre monde : on dirait qu'ils prennent plaisir à mourir pour décrier notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portait en terre. — Mon enfant, me répondit-il, je pourrais te dire à peu près la même chose : je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; et, *si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis,* je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que

je traite. — Si vous m'en voulez croire, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades : essayons le kermès; le pis qui puisse en arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude et nos saignées. — Je ferais volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tirait pas à conséquence; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson : veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage? Oh! vous avez raison, lui repartis-je; il ne faut pas accorder ce triomphe à vos ennemis; ils diraient que vous vous laissez désabuser; ils vous perdraient de réputation. »

Comme cela est vrai et humain. Le refus de Sangrado de déférer à la proposition de Gil Blas pourrait paraître blâmable, si le vieux médecin n'était pas sûr de ses principes; mais *il est sûr de ses principes*, et certainement sa conscience ne lui re-

proche rien. Quand nous le retrouverons plus tard parvenu à une extrême vieillesse, il se montrera toujours fidèle à ses doctrines et éloquent à les défendre. Il n'aura faibli que sur un point : ayant par principe bu de l'eau pure toute sa vie, il trempera alors cette eau d'un peu de vin; et quand Gil Blas lui fait observer qu'il déroge à sa méthode et va à l'encontre de ses propres préceptes, le vieillard éprouve quelque embarras. Gil Blas, qui ne s'attendrit pas facilement, en est touché, et nous aussi.

Un acte sinon journalier, du moins fort commun, de la vie et de la profession médicales est la consultation. Le Sage, retraçant le tableau de la vie humaine, ne pouvait manquer de nous faire assister à une de ces rencontres de médecins au lit d'un malade sur lequel ils doivent prononcer une définitive sentence. Cette fois ce n'est pas Sangrado qui est en scène, c'est son docile

et fidèle élève, Gil Blas. Il s'agit d'un hydropique, déjà traité par le substitut de Sangrado suivant l'invariable méthode, et auprès duquel des amis ont fait venir un certain praticien de Valladolid répondant au nom de Cuchillo. Après les quelques compliments d'usage, le docteur Cuchillo fait constater à Gil Blas les symptômes dénotant la nature de la maladie et lui demande ce qu'il croit bon de prescrire au malade? la saignée et l'eau chaude bue abondamment, répond imperturbablement Gil Blas. — « Et vous croyez, dit Cuchillo, que ces remèdes lui sauveront la vie? — N'en doutez pas, m'écriai-je, d'un ton ferme, vous verrez le malade guérir à vue d'œil; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado? — Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que, pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos

de lui faire souffrir la faim et la soif. — Oh! Celse, lui répartis-je, n'est pas mon oracle et il se trompait tout comme un autre : et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions; je m'en trouve fort bien. — Je reconnais à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson sont sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains... — N'en venons pas aux invectives, interrompis-je assez brusquement : un homme de votre profession a bonne grâce vraiment de faire de pareils reproches! Allez, allez, Monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des gens dans l'autre monde; et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra et nous

verrons de quel côté seront les rieurs. — Par saint Jacques et saint Denis, interrompit-il avec emportement, vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec et ongles et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. » Les invectives continuent et la consultation se termine par une scène de pugilat. On sépare les combattants, Gil Blas reçoit le prix de sa visite et son antagoniste reste maître de la place.

Et qu'on ne croie pas que la doctrine mise en avant par Gil Blas ne réponde pas exactement aux principes de son maître. Non, ce sont là les opinions mêmes de Sangrado ou, si l'on aime mieux, de Hecquet. Voici, en effet, comment ce médecin s'exprime dans divers passages de son livre ayant pour titre : *Le Brigandage de la Médecine.* « Ils — les anciens — avaient compris que cette cause

(la cause de l'hydropisie) est ordinairement dans les vaisseaux qu'il fallait dégager d'un amas de sang qui menacerait d'accabler les viscères... la nouvelle étiologie prouve que c'est dans les vaisseaux qu'elle a son siège... N'est-ce pas enseigner que c'est par la saignée qu'il faut commencer cette cure, comme en effet il était d'usage dans l'ancienne médecine de commencer la cure des hydropisies par la saignée. C'était l'avis d'Hippocrate qui conseille de saigner ceux qui penchent à l'hydropisie de la rate ; et encore de Galien, lequel, écrivant contre Erasistrate, ennemi déclaré de la saignée, dit qu'il a souvent saigné utilement dans les affections spasmodiques et l'hydropisie. Ainsi l'indication première et naturelle pour la cure de l'hydropisie, c'est de rompre tout d'abord la digue que le sang s'est faite dans les capillaires des artères sanguines... (1).

(1) P. 172.

« Je sais combien c'est apprêter à rire à nos jeunes praticiens que de leur parler de onze saignées en peu de mois et sur une même personne, et personne du sexe qui n'est pas le plus fort; comme encore d'employer les rafraîchissants dans les maladies d'enflure ou *d'hydropisie* ... du moins auraient-ils dû se trouver au fait des prodiges de guérison par la saignée et par les rafraîchissants les plus marqués s'ils étaient familiarisés davantage avec Hippocrate, leur maître. Car ils auraient appris de lui que la saignée, poussée en certains cas jusqu'à mettre les vaisseaux presque à vide de sang, guérit les personnes les plus affaiblies par la longueur des maux (1)...

« Ces vues, ce sont celles que je propose dans les deux cures que j'ai vu arriver, l'une principalement par les saignées, l'autre principalement par les rafraîchis-

(1) P. 180.

sants (1). » N'est-ce pas, dans d'autres termes, ce que vient de soutenir Gil Blas ?

Il y a plus cependant. Non seulement, comme je viens de le montrer, la scène de la consultation est parfaitement exacte au point de vue de la reproduction des doctrines du médecin qui a servi de modèle à Le Sage ; mais je crois pouvoir affirmer qu'il serait difficile de trouver comme action quelque chose de plus vivant, de plus vrai et de plus naturel.

Il est intéressant de comparer ce tableau si brillant et si animé avec une scène du même genre, prise dans notre grand poète comique. Cette scène, nous la trouvons dans *L'Amour Médecin*. Comme mœurs du temps, elle est, paraît-il, très vraie, très exacte (2). Elle ne nous servira que mieux à la comparaison. Dans la comédie

(1) P. 185.

(2) Voy. Maurice Reynaud, *les Médecins au temps de Molière*.

de Molière, ce n'est pas en présence des parents du malade que se tient la consultation : les médecins se retirent dans une salle isolée où, loin de s'entretenir du malade sur lequel ils ont à se prononcer, les consultants causent tout simplement de leurs affaires particulières. Tomès se félicite d'avoir une mule admirable pour les longues courses auxquelles l'oblige une clientèle fort étendue et Desfonandrès répond en vantant à son confrère les qualités de son cheval ; puis la conversation continue sur les querelles intestines de la Faculté. Voilà comment le cas soumis à la sagacité des consultants a été étudié et discuté ; leur décision n'en sera pas moins ferme et assurée ; écoutez :

TOMÈS

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille et mon avis, à moi, est que cela provient d'une grande chaleur

de sang; ainsi, je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion ; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme!

M. DESFONANDRÈS.

Oui, c'est à moi, et je vous prêterai le collet en tous genres d'érudition.

M. TOMÈS

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DESFONANDRÈS

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours, etc.

La situation est, on le voit, chez les deux auteurs, à peu près la même ; mais il me paraît que la scène des consultants de Le Sage est plus animée, plus vivante et surtout plus humaine, plus généralement vraie de cette vérité qui est de tous les temps et qui tient à la nature même de l'homme. Elle se passerait presque de nos jours sous la forme qui lui a été donnée avec la variante que comporterait et commanderait la différence des doctrines en honneur et l'adoucissement des mœurs, tandis que les consultants de Molière, en même temps qu'ils appartiennent à un milieu très spécial, sentent plus que ceux de Le Sage leur personnage de comédie.

La consultation avec le Dr Cuchillo nous a permis de saisir un des aspects de la vie médicale au commencement du XVIIIe siècle. La maladie de Gil Blas, alors qu'il est intendant d'un grand seigneur sicilien, le comte Galiano, nous en offre un autre ne présentant pas un moindre intérêt. Nous avons vu dans Cuchillo le médecin sérieux après tout, défendant les doctrines, entier dans ses opinions, ayant pour lutter bec et ongles, comme il le dit et le montre fort bien lui-même. Voici maintenant le médecin léger, à la mode, petit maître, tout à fait *dans le train*, comme on dirait aujourd'hui.

Gil Blas sort d'une grave maladie ; pendant quinze jours il a été entre la vie et la mort ; la fièvre le quitte cependant ; il reprend ses sens, se voit dans une chambre d'auberge, et veut demander des explications à une vieille femme qui le garde : celle-ci lui répond qu'il doit

observer le silence. « Je faisais, dit Gil Blas, mes réflexions là-dessus lorsqu'il entra deux manières de petits maîtres fort lestes. Ils avaient des habits de velours, avec de très beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étaient des seigneurs amis de mon maître, lesquels par considération pour lui venaient me voir. Dans cette pensée je fis un effort pour me mettre sur mon séant, et j'ôtai par respect mon bonnet ; mais ma garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces seigneurs étaient mon médecin et mon apothicaire. Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage ; et remarquant tous les signes d'une guérison prochaine, il prit un air de triomphe comme s'il y eût mis beaucoup du sien, et dit qu'il ne fallait plus qu'une médecine pour achever son ouvrage; qu'après cela il pourrait se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par

l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, et en faisant des grimaces dont je ne pouvais m'empêcher de rire malgré l'état où j'étais. Ensuite il me salua fort cavalièrement, et sortit plus occupé de sa figure que des drogues qu'il m'avait ordonnées. »

Ce médecin petit maître, Le Sage l'a eu évidemment sous les yeux, c'est un portrait d'après nature, et en feuilletant l'histoire de la médecine, nous en devons trouver la trace. Ainsi arrive-t-il, en effet, et c'est Bernier, auteur des *Essais de Médecine*, ouvrage assez confus mais rempli de détails topiques et circonstanciés, qui va nous fournir les renseignements dont nous avons ici besoin. « Les uns, dit Bernier, ont donné dans le cavalier, et en voici la bizarrerie. Nous avons vu des Trasons montez sur leurs grands chevaux à demi caparaçonnez et emmantelez de violet

doublé de rouge, la moustache et la perruque retroussée, la cravate nouée, la canne en la main, l'épée au côté, la mine meurtrière, tant de Rolans et de Ferragus, et peu s'en faut, buffles à manches de velours noir : les autres ont affecté une négligence pédantesque, qu'ils appellent philosophique, croyant passer de cette manière pour des docteurs profonds et consommez. Il y en a même qui font les coquets et les galans de toute conséquence, en point de France, en rubens en étoffes de couleur et raiées ; mais dont le langage démentant l'habit n'étale que turlupinades, galimathias et fadaises. Les vieux ont des perruques noires sur des cheveux gris, pour faire les beaux et les jeunes. Les jeunes ont de longues calottes sur des cheveux courts pour paraître vieux et tous des habits noirs, blancs de vieillesse (1).

(1) Bernier, *Essais de Médecine*, seconde partie, ch. XIII.

Nous avons là, en fait de tenue et de manières, toutes les façons de médecin : le petit maître prétentieux et à la mode, coquet et galant, portant des manchettes en point de France et aussi le médecin au costume grotesque nous rappelant celui dont Gil Blas, à ses débuts, était ridiculement affublé, et qui réjouissait tant son ami Fabrice. Le passage mérite d'être reproduit : « En sortant de la boutique du pâtissier, dit Gil Blas, je rencontrai Fabrice que je n'avais pas vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda longtemps avec surprise ; puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'était pas sans raison; j'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chausses quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne fallait.. Je pouvais passer pour une figure originale et grotesque. » C'est, on le voit, le costume des médecins négligés dont parle Bernier.

Mais, en somme, il ne s'agit ici que du côté tout extérieur du médecin, c'est-à-dire le côté le moins intéressant, le plus artificiel et qu'il était le plus facile de saisir. Il était nécessaire au tableau complet, mais il n'en forme qu'un détail accessoire qu'il convenait simplement d'indiquer. Nous venons de le faire; revenons maintenant à la personnification si complète du médecin réalisée dans Sangrado et montrons que les doctrines que celui-ci professe, que ses idées, sa manière d'être tout entière ont eu un modèle que le romancier a suivi de très près et que ce modèle était, comme je l'ai dit plus haut, un médecin fort estimable de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe, Hecquet.

Le passage du roman de Gil Blas où il nous est le plus facile de trouver les preuves qu'en créant le type de Sangrado, c'est bien un médecin français que Le Sage avait en vue, se trouve dans la troisième

partie de l'ouvrage. On se rappelle qu'à sa sortie de la tour de Ségovie, où il a été retenu quelque temps prisonnier, Gil Blas, se rendant dans les Asturies, passe par Valladolid et va visiter le docteur Sangrado, son ancien maître. Après la reconnaissance et les félicitations réciproques, le discours tombe naturellement sur l'état présent de la médecine, que Sangrado déplore dans des termes portant la marque d'une indignation profonde: « Quel changement dans la médecine depuis quelques années! vous m'en voyez surpris et indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur et la dignité. Cet art qui, dans tous les temps, a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption et à l'impéritie, car les faits parlent, et bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens: *lapides clamabunt*. On voit dans cette ville des médecins ou se disant tels,

qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triomphalis antimonii*. Des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du *Kermès*, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chimiques. Que vous dirai-je ? tout est méconnaissable dans leur méthode. La saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les purgatifs, autrefois doux et bénins, sont changés en émétique et en kermès. Ce n'est plus qu'un chaos où chacun se permet ce qu'il veut, et franchit les bornes de l'ordre et de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées. »

Gil Blas et son secrétaire Scipion ne manquent pas, non sans quelque malice, d'abonder dans le sens du vieux praticien, et renchérissent encore sur ses plaintes, déplorant comme lui tous les désordres que les téméraires partisans de l'émétique

et du *kermès* causent chaque jour dans la société civile. Ainsi encouragé, le docteur continue :

« Le désordre, dit-il, va plus loin que vous ne pensez. Il ne m'a rien servi de publier un livre contre le *brigandage de la médecine ;* au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croient capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du kermès et de l'émétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler du kermès dans les apozèmes et les potions cordiales, et les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusque dans les cloîtres. Il y a parmi les moines des frères qui sont tout ensemble apothicaires et chirurgiens. Ces singes de médecins s'appliquent à la chimie et font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrègent la vie de leurs

révérends pères. Enfin, il y a dans Valladolid plus de soixante monastères, tant d'hommes que de filles; jugez du ravage qu'y fait le kermès avec l'émétique et la saignée du pied! »

Or, toutes ces plaintes, tous ces griefs, du vieux médecin se trouvent, et parfois presque mot pour mot, dans l'ouvrage de Hecquet dont le titre est par lui-même caractéristique : *Le brigandage de la médecine dans la manière de traiter les petites véroles et les plus grandes maladies par l'émétique, la saignée du pied et le kermès minéral avec un traité de la meilleure manière de guérir, etc.*, 2 vol.

Mais feuilletons ces volumes et montrons, par quelques citations, que ce n'est pas en Espagne que Le Sage a été chercher le modèle du personnage de son roman resté le type du médecin à un moment donné de la vie de la société française.

Si, en effet, on veut bien se rappeler

les termes du discours de Sangrado que nous venons de citer, on va retrouver dans les pages de Hecquet non seulement la substance, l'intention de ce discours, mais la plupart des expressions qu'affecte l'ancien maître de Gil Blas. Jugez plutôt : « Et c'est cet art, dit Hecquet, que voilà de nos jours en proie à l'impéritie souvent d'un jeune homme fraîchement sorti des écoles (1)... ce n'est donc plus qu'un chaos à l'ombre et dans l'obscurité duquel chacun se permet ce qu'il imagine (2)... car les faits parlent et bientôt les pierres crieront contre ces désordres, *lapides clamabunt*... il y a dans Paris un gros de médecins, ou soit disant tels, qui se sont attelés au char triomphant de l'antimoine, *currus triomphalis antimonii* et qui, à l'abri de ce prétendu boulevard, etc. (3).

(1) *Le Brigandage de la médecine*, 1re partie, p. 3.
(2) *Ibid.*, p. 4.
(3) *Ib.*, p. 16.

Et plus loin : « Cependant l'on néglige la lecture des anciens praticiens, le diagnostic des maladies se perd, l'histoire de leurs symptômes s'oublie et l'on s'écarte de la bonne méthode pour traiter les malades. Ainsi, dorénavant, ce seront moins des médecins dogmatiques de l'Ecole d'Hippocrate qui feront de la médecine, que des guérisseurs de hasard, des échappés de l'Ecole de Paracelse..., car la facilité qui s'introduit dans la pratique nouvelle, en renfermant toute la science de la médecine à donner hardiment le *kermès* et l'émétique, devient le piège le plus dangereux, parce que tout le monde se trouve capable d'être médecin. Les chirurgiens des villes et des campagnes, naturellement passionnés pour faire les médecins, se le croient (croient l'être) dès qu'il ne faut que donner du *kermès* et de *l'émétique*, et alors quel désastre pour les pauvres malades qui sont leurs dupes et leurs victimes ?

Ils s'autorisent sur ce que des médecins des plus accrédités n'y savent en apparence autre chose, d'autant plus que s'il ne faut encore que joindre à cette science la *saignée du pié*, ils en sont autant les maîtres que les exécuteurs. Enfin, si quelques *apozèmes* et quelques *potions cordiales* font le complément de toute habileté en pratique, ils en savent encore autant là-dessus que des médecins des plus employés, jusqu'à oser faire des ordonnances chez les apothicaires. Ils savent même tout le fin des grands maîtres en fait de kermès, en le mêlant comme eux dans les apozèmes et les potions cordiales. A la vérité, ils ne sont pas encore parfaitement instruits de la dose du kermès, qu'ils ont la sottise de donner par dragmes, mais à tout péché miséricorde; ils se corrigeront et les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine: Cette contagion se répand même plus loin, car les moines

s'en laissent gagner, sinon en leurs personnes, du moins en celles de leurs *frères*. Car il y en a de chirurgiens en bien des maisons, et ce sont autant de partisans du *kermès* avec lequel ils abrègent la vie de leurs pères, ou en altèrent la santé. Après cela les désordres du kermès et de la chimie en médecine sont-ils rares ou obscurs ? et tout cela est-il moins qu'un brigandage » (1) ?

Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver quelque chose de plus semblable aux mélancoliques déclamations du docteur Sangrado. Là est le vrai modèle de son discours désolé. Les invectives contre l'antimoine, le regrettable triomphe de la drogue détestée, l'impéritie des médecins, la négligence des bons principes légués par les anciens, l'usage intempestif de la saignée du pied et du kermès, tout y est,

(1) *Le Brigandage de la médecine*, 1re partie, p. 25, 26, 27.

jusqu'à l'abus que font des remèdes chimiques, et cela au grand détriment de la santé de leurs pères, les moines des divers ordres religieux, en si grand nombre dans la ville.

Cet exercice de la médecine par les moines est un côté curieux de la pratique médicale du commencement du XVIIIe siècle. Bernier, dont j'ai déjà parlé, en trace dans un langage indigné, et qui nous fait quelque peu sourire, un étrange et curieux tableau :

« Les constitutions de l'ordre de Saint-François portent, dit-il, que les frères n'auront aucun médecin ni apothicaire que pour leur simple usage, et se garderont bien de souffrir qu'il soit vendu ou donné chez eux aucun médicament... la plupart des religieux mendiants avaient été longtemps assez circonspects en cela ; mais de notre temps le jeu leur a plu. » Les choses allaient si loin, si l'on en croit Bernier,

que certains moines se livraient à la pratique des accouchements, ce qui excite chez notre auteur une colère qui ne laisse pas d'avoir quelque chose de grotesque dans son expression. Il met, en effet, une sorte de protestation dans la bouche du nouveau-né, qu'il fait parler latin. Mais le passage vaut véritablement la peine d'être cité, au moins dans ce qui peut en être reproduit:

« Il y a, dit-on, d'autres frères qui se mêlent de délivrer les femmes... s'il en est ainsi qu'on l'assure, peut-on voir des faits plus monstrueux? Un pauvre enfant s'il avait l'âge de raison n'aimerait-il pas mieux rentrer dans son cachot, tout innocent qu'il est, que de se voir en liberté par une voie de libertinage; et s'il pouvait parler distinctement, se voyant entre les mains d'une sage-femme encapuchonnée et barbue, ne s'écrierait-il pas comme un petit Job : *vim patior! Quare de carcere*,

— il se sert d'un autre terme, — *eduxisti me* (1)? »

Mais j'en reviens aux doctrines du médecin du roman de Le Sage, cette figure, si vivante, si bien tracée et si justement célèbre.

Si les doctrines médicales du docteur Sangrado sont bien celles de Hecquet, et particulièrement, comme nous l'avons fait voir, en ce qui concerne le traitement de l'hydropisie, les théories physiologiques professées par le patron de Gil Blas se retrouvent également dans les ouvrages du médecin français. Elles lui ont été certainement empruntées par le romancier, qui les a traduites dans cette langue claire, facile et sobre qui le distingue si nettement des écrivains trop souvent maniérés ou déclamateurs du XVIIIe siècle, le rapprochant de ceux de l'époque précédente.

Hecquet professait les principes des

(1) *Supplément aux Essais*, p. 61.

hiatro-mathématiciens. Il rejetait la fermentation de Van Helmont et de Sylvius comme cause de la digestion. Tandis que Vieusens cherchait à prouver que l'estomac contenait un agent de nature alcaline, alors que Beylé affirmait l'existence d'un ferment gastrique, qu'Andry professait la même opinion et qu'Astruc, suivi par Helvétius, invoquait dans la digestion l'action chimique de la salive et du suc gastrique, Hecquet, lui, soutenait que l'estomac, auquel il attribuait une force musculaire exagérée, n'accomplissait son rôle physiologique que par la trituration. Cette opinion est exposée dans son traité de la digestion des aliments. Mais dans un autre ouvrage (1) publié antérieurement, il avait déjà préconisé — et c'est là une conséquence évidente et naturelle de ses opinions physiologiques — l'usage des légumes, plus propres

(1) *Traité des dispenses du carême.*

que toute autre nourriture à être broyée par l'estomac. Du reste, dit-il, ailleurs, l'homme « était naturellement destiné à vivre de légumes, de fruits et de graines » (1).

Or, cet usage des légumes et l'abstention du vin est le régime que Sangrado impose aux gens de sa maison et qu'il suit strictement lui-même. « Il (le docteur Sangrado) ne manquait pas de pratiques, dit Gil Blas, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère : on vivait chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites et du fromage. Il disait que ces aliments étaient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne voulait pas

(1) *Le Brigandage de la Médecine*, 3e partie, p. 125.

qu'on s'en rassasiât ; en quoi, certes, il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disait quelquefois : buvez de l'eau abondamment ; c'est un dissolvant universel ; l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti ? elle le précipite ; est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé... Malgré ces doctes raisonnements, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre et je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pour-

rait se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas; mais il était trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connaîtras l'excellence; au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses : la sauge, par exemple, et la véronique leur donnent un goût délectable, et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin ou du coquelicot. »

L'usage des légumes et des graines comme aliments, si fort recommandé par Sangrado ou, si l'on aime mieux, par Hecquet, vient évidemment des opinions de ce dernier sur la trituration, agent principal, selon lui, de l'acte digestif : sa prédilection non moins marquée pour l'eau bue abondamment tient à d'autres vues sur la

digestion, vues que le médecin du commencement du XVIIIe siècle conciliait assez subtilement, du reste, avec sa principale théorie. En effet, tout en reconnaissant à la trituration une action prépondérante et en rejetant les combinaisons et décompositions chimiques comme raison de la transformation des aliments, Hecquet admettait une sorte de distillation (on va voir ce qu'il entendait par là) dans l'acte de la digestion, conception qui rentrait encore dans sa théorie mécanique des actes physiologiques.

Pour Hecquet, l'estomac est une sorte de cornue dans laquelle une distillation s'opère, non pas par sublimation, mais par une opération que les chimistes de l'époque appellent distillation ou droite ou oblique, cette dernière se nommant encore déclinatoire, parce que la matière en se dissolvant, « au lieu de se réduire en vapeur et de se sublimer en haut, se

porte à côté pour sortir par un canal latéral qui est le col incliné de la *rétorte* ».

« Une autre sorte de distillation, continue l'auteur du *Brigandage de la Médecine*, se fait par le dessous ou le fond d'un vaisseau qui est quelquefois percé, et c'est celle qu'ils (les chimistes) nomment *per descensum*, parce qu'en effet la matière fondue dans le vaisseau distillatoire tombe et descend dans la capacité qu'on rencontre sous elle. (1) »

Cela dit, Hecquet montre qu'il se fait, dans le corps humain, une sorte de chimie et tout d'abord dans l'estomac qui est une véritable cornue et dont la situation du *pilore*, recourbé sur un plan incliné, représente assez bien la rétorte de la chimie artificielle. La vésicule du fiel avec sa situation renversée, toutes les membranes

(1) *Le Brigandage de la médecine*, 3e partie, p. 113.

percées dans l'étendue de leur surface de milliers de canaux excrétoires ; les reins avec leurs bassinets, réservoirs des liquides qui s'y distillent ; la vessie, qui est elle-même un véritable récipient renversé : tout cela constitue un ensemble d'infinis vaisseaux et instruments distillatoires qui, comme les trous des passoires et des filtres, laissent s'écouler goutte à goutte les sucs « qui baignent ou enduisent, pénètrent ou nourrissent tous les viscères ».

Que l'eau bue abondamment favorisât tous ces filtrages et actions des passoires physiologiques, nous concevons que le vieux praticien et théoricien ait pu l'imaginer ; mais nous comprenons parfaitement aussi que Gil Blas s'en trouvât mal.

Il n'est pas jusqu'aux *secours innocents* auxquels on peut recourir pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses que nous ne trouvions mentionnés dans les livres de Hecquet. Mais il

s'agit cette fois des bouillons légers pour lesquels on peut se servir « de ruses innocentes ou d'innocentes séductions, *piæ fraudes*, afin de donner le change à l'imagination et se délivrer ainsi de la dangereuse coutume des bouillons qui seraient uniquement de viande (1) ».

Nous sommes, on le voit, bien près de la condescendance de Sangrado proposant la sauge et la véronique pour communiquer un goût délectable à l'eau, dont un mélange de fleur d'œillet, de romarin et de coquelicot fait décidément le breuvage le plus délicieux. Quant à la façon dont Hecquet qualifie ces divers correctifs, innocentes séductions, ruses innocentes, *piæ fraudes*, c'est presque le mot même du maître de Gil Blas, et c'est bien certainement dans l'ouvrage du médecin de la première moitié du XVIIIe siècle que Le

(1) *Ouvrage cité*, 3e partie, p. 127, 128.

Sage l'avait pris. On ne saurait avoir à ce sujet aucune espèce de doute : l'analogie des expressions est trop frappante, la parenté trop intime.

IV

Les médecins du XVIIe siècle se sont singulièrement formalisés des plaisanteries de Molière : il ne paraît pas que leurs successeurs du XVIIIe siècle aient pris autant à cœur les satires de Le Sage. Aujourd'hui, l'indifférence des médecins à l'égard de la moquerie est encore plus marquée. Le médecin ne s'offense pas d'une plaisanterie, supporte une épigramme, en sourit, la décoche au besoin. Il sait que bien portant, on se moque de la médecine et que malade, on a recours au médecin : cela lui suffit. Enfin il comprend qu'il y aura toujours entre les médecins et les

malades une cause de mécontentement, à savoir, l'impossibilité pour les premiers d'atteindre le but qu'on leur propose et qui serait que les hommes ne mourussent point. Leur pouvoir n'est pas si grand. Il n'y a que les académies qui concèdent l'immortalité dans la mesure et de la façon que l'on sait : une immortalité qui ne dure pas toujours autant que l'immortel.

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JUN 5 '50 H

FEB 3 - '64 H

1 - 32104

JAN 16 '71 H

3146724

APR 15 '74 H 1974

44.

16423.23
Swift; etude psychologique et litt
Widener Library 003630263
3 2044 086 769 668